

DE XYLESPHONGIO ET QUIBUSDAM ALIIS REBUS :
quelques notes à propos d'une lettre
de Claudius Terentianus (P.Mich. VIII 471)*

Résumé. — Cet article vise à clarifier quelques problèmes d'interprétation dans l'une des lettres latines des archives de Claudius Terentianus (début du II^e siècle après J.-C.). Parmi nos principales conclusions, on notera l'explication de *xylesphongium* comme une altération de *xylosp(h)ongium* par association avec **espongia*, la prononciation courante de *spongia*, et donc comme une autre preuve de l'existence, dans le latin parlé de cette époque, d'une voyelle prothétique qui rend compte aussi de la confusion des verbes *spectare* et *expectare* dans la même lettre. Il est également proposé d'expliquer l'utilisation de *praeesse* pour *adesse* comme un exemple typique d'interférence linguistique dans un environnement bilingue et de voir dans *lentiamina* pour *linteamina* le résultat indirect d'un réemprunt au grec.

Abstract. — This paper focuses on some remaining problems of interpretation in one of the Latin letters of the archive of Claudius Terentianus (early 2nd century AD). Among our principal findings, one may note the explanation of *xylesphongium* as an alteration of *xylosp(h)ongium* by association with **espongia*, the spoken form of *spongia* and thus as another proof of the existence in contemporary spoken Latin of a pro(s)thetic vowel which also accounts for the confusion of the verbs *spectare* and *expectare* in the same letter. It is also argued that the author's use of *praeesse* for *adesse* can be regarded as a typical instance of linguistic interference in a bilingual setting and that *lentiamina* for *linteamina* can possibly be accounted for by assuming a reborrowing from Greek.

1. Introduction

Sur le site de Karanis, dans l'oasis du Fayoum, au sud d'Alexandrie, des fouilles effectuées par des archéologues de l'Université de Michigan ont mis au jour, en 1928-1929, dans une niche cachée sous l'escalier d'une grande maison privée, les archives d'un soldat romain – marin de la *classis*

* Nous remercions vivement nos collègues Anne-Marie Doyen, Klaus-Dietrich Fischer, Paul Pietquin et Toon Van Hal pour leur méticuleuse relecture et leurs précieuses remarques et suggestions. Nous sommes évidemment le seul responsable de toutes les erreurs qui pourraient subsister. — Lors de la rédaction de cet article, nous avons appris le décès de J. N. Adams (24/09/1944 - 12/10/2021) qui avait inauguré sa brillante carrière de latiniste par une monographie sur la langue de Claudius Terentianus, un sujet qui ne l'a jamais quitté. Le présent article en porte amplement témoignage.

Augusta Alexandrina puis *legionarius* –, nommé Claudius Terentianus. Elles étaient composées de dix-sept lettres, dont dix en grec et sept en latin¹. Cinq lettres grecques et cinq lettres latines avaient été envoyées par Claudius Terentianus lui-même. Les spécialistes sont d'accord pour dater les documents du premier quart du II^e siècle².

La première édition de cette correspondance est due à H. Ch. YOUTIE et J. G. WINTER (1951). Les lettres latines ont ensuite été rééditées plusieurs fois. R. CAVENAILE (1958, p. 361-368) a repris sans changements le texte de H. Ch. Youtie et J. G. Winter dans son *Corpus papyrorum Latinarum* (le document discuté ici se trouve p. 366-367 [n° 254]). G. B. PIGHI (1964) a apporté quelques corrections et ajouté des commentaires variés (pour notre lettre, voir p. 67-72). La nouvelle édition par P. CUGUSI (1992, I, p. 151-159) dans le *Corpus epistularum Latinarum* (= *ChLA* XLII 1216-1221) est devenue le texte de référence ; elle a été reproduite dans la monographie de S. STRASSI (2008), qui offre une étude poussée de cette correspondance dans une perspective historique et prosopographique. La lettre qui fait l'objet du présent article a également été republiée par J. KRAMER (2007, p. 64-66), dont le texte a été repris par J. N. ADAMS (2016, p. 265-266).

La correspondance latine de ce soldat, qui révèle une langue très différente du latin littéraire de ses contemporains Suétone, Tacite ou Pline le Jeune, constitue l'une des sources les plus précieuses pour notre connaissance du latin parlé du début du deuxième siècle de notre ère. Malgré les nombreuses études spéciales qui, depuis leur publication, y ont été consacrées par d'éminents papyrologues, historiens, latinistes et romainistes³, nous sommes persuadé que ces textes n'ont pas encore livré leurs derniers secrets linguistiques et qu'il est possible d'en préciser par endroits

1. Pour des descriptions générales de l'archive de Claudius Terentianus ou pour des résumés informatifs, voir Chr. LEHMANN (1988, p. 11-12) ; S. DARIS (2000, p. 140-141) ; S. STRASSI (2008, p. 1-10) ; K. GEENS (2011) ; P. M. HEAD (2014, p. 222-231) ; F. BIVILLE (2014, p. 91-92). On fait en outre état de 16 papyrus trouvés dans la même maison qui attendent encore d'être publiés (voir R. P. STEPHAN et A. VERHOOGT [2005, p. 189, 191 et 200-201] ; S. STRASSI [2008, p. 4] ; R. S. BAGNALL [2010, p. 329]). Pour l'inventaire complet des papyrus, publiés et non publiés, relevant de ces archives, voir S. STRASSI (2008, p. 7-9).

2. Cf. par ex. G. B. PIGHI (1964, p. 4 : sous le règne de Trajan) ; Chr. LEHMANN (1988, p. 11 : « *they were probably written between 99 and 120 A.D.* ») ; S. STRASSI (2008, p. 79-80 et 93-97 [« *grossomodo fra gli anni intorno al 110-115 d. C. e quelli successivi al congedo di Tiberianus* », p. 95]) ; K. GEENS (2011, p. 2).

3. Claudius Terentianus a aussi acquis une place dans les manuels et monographies consacrés à l'histoire de la langue latine ou au latin « vulgaire » et tardif, qui reproduisent souvent une des lettres avec un commentaire : citons V. VÄÄNÄNEN (1981, p. 178-179, avec commentaire p. 208-210), Ph. BALDI (2002, p. 237-240), J. N. ADAMS (2016, p. 265-284) et J. KRAMER (2007).

l'interprétation ou d'en retirer de nouvelles informations. Le présent article a pour objectif d'arriver à une meilleure compréhension de quelques particularités linguistiques de la lettre P.Mich. VIII 471, adressée par Claudius Terentianus à « son père » Claudius Tiberianus. Le problème de savoir si Claudius Tiberianus était le père biologique de Claudius Terentianus, comme on le croit le plus souvent (cf. les arguments de E. DICKEY [2004, p. 139-140, n. 16]), ou si ses parents étaient le Ptolémée et son épouse qui, dans cette lettre, sont désignés comme *pater meus* et *mater mea*, est sans intérêt pour les questions abordées dans notre étude⁴.

Nous ne pouvons qu'espérer que cet article, qui combine philologie latine et linguistique historique, deux passions du collègue et ami auquel ce volume est dédié, trouvera grâce aux yeux de notre jubilaire.

2. Texte et traduction

Nous commençons par reproduire le texte d'après l'édition de P. CUGUSI (1993, I, p. 157) (= S. STRASSI [2008, p. 32-33])⁵, en le faisant accompagner d'une traduction interlinéaire qui se rapproche le plus possible de l'original⁶. Certains problèmes d'interprétation et particularités linguistiques sont signalés dans des notes de bas de page. Le texte est suivi d'un commentaire réservé à quelques questions où nous croyons pouvoir ajouter des éléments au débat. C'est à ce commentaire que renvoient les chiffres entre parenthèses dans le texte latin.

Mentionnons d'ores et déjà un certain nombre de particularités graphico-phonétiques récurrentes.

4. Les premiers éditeurs, tout en penchant pour la première hypothèse, avaient finalement laissé la question ouverte (H. Ch. YOUTIE et J. G. WINTER [1951, p. 16-17 et 30-31] ; de même Chr. LEHMANN [1988, p. 16-17]), Elle a de nouveau été traitée en détail par S. STRASSI (2008, p. 107-126), mais sa proposition de voir dans Ptolémée et sa femme les vrais parents de Claudius Terentianus, et dans Claudius Tiberianus un proche ami de la famille (cf. aussi L. CAPPONI [2008]), n'a pas rencontré l'adhésion de la plupart des spécialistes : cf. e.a. J. KRAMER (2007, p. 60-62) et ID. (2008, p. 249-251) ; R. S. BAGNALL (2010, p. 331-332) ; K. GEENS (2011, p. 3-4) ; P. REINARD (2012, p. 34-35) ; P. M. HEAD (2014, p. 221-222).

5. Nous avons toutefois remplacé la lettre *v* par *u* pour nous conformer à l'usage de la *Revue des Études classiques*.

6. La seule traduction française que nous connaissions est celle de R. BURNET (2003, p. 148) ; elle est par endroits imprécise. Pour des traductions en d'autres langues, voir H. Ch. YOUTIE et J. G. WINTER (1951, p. 40) (anglais) ; Chr. LEHMANN (s.d.) (allemand) ; ID. (1988, p. 15-16) (anglais) ; Ph. BALDI (2002, p. 239) (anglais) ; J. KRAMER (2007, p. 66) (allemand) ; S. STRASSI (2008, p. 33-34) (italien) ; J. N. ADAMS (2016, p. 266-267) (anglais).

L'omission fréquente du *-m* final (cf. *acu* pour *acum*, l. 11 ; *aute* pour *autem*, l. 18-19 ; *naue* pour *nauem*, l. 26)⁷ ainsi que l'ajout occasionnel d'un *-m* hypercorrect après une voyelle finale (cf. *factam est* pour *facta est*, l. 27), phénomènes qui s'observent déjà dans les inscriptions de Pompéi, indiquent que, dès le I^{er} siècle, la langue parlée avait complètement perdu la nasalisation marquée par ce *-m* en latin classique⁸.

La graphie occasionnelle *e* pour *ae* (cf. *que* pour *quae*, l. 14 ; *mee* pour *meae*, l. 16) témoigne de la monophthongaison de l'ancienne diphtongue.

En finale de mot, *-d* alterne avec *-t* (par ex. *ed*, l. 13, mais *et*, l. 14 ; *inquit* [= *inquit*], l. 16 ; *reliquid* [= *reliquit*], l. 22-23)⁹. À l'intervocalique, *b* se substitue quelquefois à *u* consonne (cf. *ibi* [= *iui*], l. 13 ; *negabit* [= *negauit*], l. 32)¹⁰.

L'amuïssement de l'aspiration initiale explique la fréquente omission de *h-* (par ex. *inc* pour *hinc*, l. 12 ; *abuit* pour *habuit*, l. 21)¹¹.

Le scribe professionnel¹² qui a noté le texte sur le papyrus pour Claudius Terentianus observait encore souvent la règle orthographique ancienne qui voulait que le son [k] fût noté par la lettre <q> devant un <u>¹³ (*aequm* [= *aecum*, pour *aequum*], l. 14 ; *tequm*, l. 25 ; *qurauit*, l. 29 ; *paqum*, l. 31, mais *paucum*, l. 10).

Sur le plan de la morphosyntaxe, signalons la tendance à construire toutes les prépositions avec l'accusatif (cf. *con tirones* [= *cum tironibus*], l. 22 ; *con matrem meam* [= *cum matre mea*], l. 23 ; *pro xylesphongium* [=

7. Voir J. N. ADAMS (1977), p. 22-25 (avec la liste complète des occurrences de cette graphie chez Claudius Terentianus) ; P. CUGUSI (1992), I, p. 32-33.

8. Cf. par ex. V. VÄÄNÄNEN (1981, p. 66-67) et, pour un avis quelque peu différent, G. B. PIGHI (1964, p. 46 et 47). Quelques monosyllabes ont cependant préservé la consonne nasale jusque dans les langues romanes (cf. R. VIREDAZ [2014, p. 91-92]), par ex. *rem* > frç. *rien* (cf. V. VÄÄNÄNEN [1981, p. 67]) ou *cum* > *con* (graphie courante chez Claudius Terentianus ; voir *infra*, p. 318-319) > it. et esp. *con*. Selon R. VIREDAZ (2014), à qui on doit une réflexion approfondie sur la question du « *-m* final » en latin, les voyelles finales dénasalisées auraient été longues dans un premier temps.

9. Cf. J. N. ADAMS (1977, p. 25-29) et ID. (2016, p. 271) ; P. CUGUSI (1992, I, p. 32).

10. Prononciation probable : [β] ou [v]. Ailleurs dans le corpus, cette substitution est également attestée à l'initiale du mot (par ex. *bolt* [= *uult* ; P.Mich. VIII 469, l. 8]), ainsi qu'après nasale ou liquide où on prononçait sans doute [b] (par ex. *inboluchum* [= *inuolucrum* ; P.Mich. VIII 468, l. 9 et 14] ; *pulbino* [= *puluino* ; P.Mich. inv. 5395, l. 4]) ; cf. la liste d'exemples chez P. CUGUSI (1992, I, p. 3). Sur le problème complexe de la confusion graphique et phonétique de *b* et *v*, voir par ex. E. CAMPANILE (1971, p. 30-33) ; M. LEUMANN (1977, p. 139 et 159) ; V. VÄÄNÄNEN (1981, p. 50-51) ; J. N. ADAMS (2007, p. 626-666) et ID. (2013, p. 183-190) ; B. ADAMIK (2017a et b).

11. Cf. P. CUGUSI (1992, I, p. 30).

12. À propos des scribes employés par Claudius Terentianus, voir H. HALLA-AHO (2003).

13. Cf. J. N. ADAMS (1977, p. 32-33 et 85).

pro xylosp(h)ongio], l. 29)¹⁴, et la confusion de l'expression de la situation et de la direction dans les compléments de lieu (cf. gén.-locatif *Alexandrie* [= *Alexandriae*, pour acc. de direction *Alexandriam*], l. 25, 32, 33, 35)¹⁵.

Le début du texte étant perdu, nous ne connaissons pas le contexte spécifique dans lequel la lettre a vu le jour, ce qui en complique évidemment l'interprétation.

Recto

Les lignes [1]-[9] sont illisibles.

- [10] *dico illi^a, da mi, di[c]o, a[e]s paucum^b ; ibo, dico, ad amicos*
Je lui dis, « donne-moi », je dis, « un peu d'argent. J'irai », je dis, « chez les amis
- [11] *patris mei. item acu lentiaminaque (1) mi mandavit ;*
de mon père. » Il m'a également fourni^c une aiguille et du linge^d ;
- [12] *nullum assem mi dedit. ego tamen inç ebinde^e col-*
il ne m'a pas donné un seul sou. Moi, j'ai pourtant ramassé par-ci par-là

a. Préfigurant son rôle comme pronom personnel dans les langues romanes, le pronom *ille* assume le rôle d'anaphorique qui, dans la langue classique, revient normalement à *is* (cf. J. N. ADAMS [1977, p. 44]). On ne discerne pas clairement qui est désigné ici par ce pronom.

b. La langue classique évitait le singulier de cet adjectif ; les commentateurs (par ex. J. N. ADAMS [1977, p. 79] ; ID. [2016, p. 269]) appellent que la collocation *aere paucio* est attestée deux fois chez Aulu-Gelle (cf. *TLL* X [1982-1997], col. 804).

c. La plupart des commentateurs (cf. G. B. PIGHI [1964, p. 68] ; P. CUGUSI [1992, II, p. 170] ; J. KRAMER [2007, p. 68]) attribuent ici au verbe *mandare* le sens d'« envoyer » (pour ce sens, voir *TLL* VIII (1936-1966), col. 265, et cf. it. *mandare*, esp. et port. *mandar*) ; ailleurs, Claudius Terentianus emploie pour « envoyer » le verbe classique *mittere*. J. N. ADAMS (2016, p. 268) soupçonne un sens « *let me have / allow me a needle and linen* » et traduit « *handed over to me* ». Voir aussi *infra*, p. 307, n. j.

d. Selon J. KRAMER (2007, p. 68), « aiguille et linge » serait une formule figée pour « nécessaire de couture » (all. *Nähzeug*) ; cf. aussi P. CUGUSI (1992, II, p. 169).

e. Probablement pour *inc ed inde* (= *hinc et inde*), cf. J. N. ADAMS (1977, p. 7-8, n. 5), ID. (2016, p. 268) et J. KRAMER (2007, p. 68), qui critiquent l'interprétation comme *hinc abinde*.

14. V. VÄÄNÄNEN (1981, p. 112).

15. Cf. J. N. ADAMS (1977, p. 37-39) ; P. CUGUSI (1992, I, p. 36).

- [13] *lexi^a paucum aes ed ibi^b ad .uaɾoçlum et .g[.]juan^c*
un peu d'argent et je suis allé chez ... et ...
- [14] *et emi pauca que e<x>pediui^d. si aequum tempus esset se exi-*
et j'ai acheté un petit nombre de choses que j'ai réglées^e. Que, si c'était le
moment opportun, il
- [15] *turum Alexandriae s[i]lui[t]^f. item^g non mi d[e]dit aes quam*
partirait pour Alexandrie, il n'en a pas soufflé mot. Également, il ne m'a pas
donné d'(autre) argent qu'
- [16] *aureum matri mee in uestimenta. hoc est, inquit,*
une pièce en or pour ma mère^h, pour des vêtementsⁱ. « Voici », dit-il,
- [17] *quod pater tus (2) mi mandauit. quo tempus (3) autem ueni,*
« ce que ton père m'a dit de faire^j ». Mais au moment où je suis arrivé,
- [18] *omnia praefuerunt (4) et lana ; et matrem meam au-*
tout était là, même de la laine, mais j'ai
- [19] *te^k praegnata^l imueni^m : nil poterat facere. Dendeⁿ pos^o pau-*
aussi trouvée ma mère enceinte. Elle ne pouvait rien faire. Puis, quel-

a. Forme attestée aussi dans la *Vetus Latina* et chez des auteurs chrétiens (cf. *TLL* III [1906-1912], s.v. 1. *colligo*, col. 1606) pour lat. class. *collegi*, parf. act. de *colligere* 'recueillir, rassembler' ; elle s'explique par l'analogie de *diligere, dilexi*. Cf. aussi J. N. ADAMS (2016, p. 268-269).

b. Pour *iuvi* (= *ii*, parfait de *ire*), cf. *iuvi* dans P.Mich. VIII 467, l. 16. Il s'agit d'une forme attestée à date ancienne (cf. M. LEUMANN [1977, p. 600]), mais toujours susceptible d'être recréée sur le modèle de *scire / sciui* ou d'autres verbes de la 4^e conjugaison ; si J. N. ADAMS (2016, p. 269) parle improprement de « glide insertion », il veut sans doute dire que « *the w is morphologically motivated, but it had the same function as a conventional glide* » (ID. [2013, p. 118]).

c. Cf. S. STRASSI (2008, p. 13) : « *Resta per il momento irrisolta la lettura molto, se non del tutto, improbabile proposta nella prima edizione e ripresa in quelle succ[e]ssive [...] ad .uaɾoçlum et .g[.]juan [...]* ». On a proposé d'y voir soit les noms des amis du père (ainsi H. Ch. YOUTIE et J. G. WINTER [1951, p. 39] ; J. KRAMER [2007, p. 68]), soit « *different sorts of merchants* » (Chr. LEHMANN [1988], p. 18).

d. La deuxième lettre du mot étant largement effacée, il serait également possible de lire *espediui* avec J. KRAMER (2007, p. 64) suivi par J. N. ADAMS (2016, p. 265 et 270).

e. Selon G. B. PIGHI (1964, p. 68-69), *expedire* = 'liquidare (un conto)', d'où ici 'pagare in contanti', accepté par P. CUGUSI (1992, II, p. 170), Chr. LEHMANN (1988, p. 14, n. 3), S. STRASSI (2008, p. 33, n. 57 [qui traduit « *e in questo modo risolsi la faccenda* »]) et J. N. ADAMS (2016, p. 270 ['*sort out (financially)*']). Différemment Ch. LEHMANN (s.d.) (« *ein paar Sachen [...], die ich versandt habe* » = 'quelques affaires que j'ai expédiées') et ID. (1988, p. 15) (« *a few things which I dispatched* », traduction reprise par Ph. BALDI [2002, p. 239]). Les premiers éditeurs (H. Ch. YOUTIE et J. G. WINTER [1951, p. 39]) croyaient que *expediui* = *expetiui* (« *a few things that I wanted* », p. 40) et y voyaient un exemple précoce de la sonorisation des sourdes intervocaliques qui caractérise la Romania occidentale, interprétation suivie par J. N. ADAMS (1977, p. 30-31) et défendue plus récemment par J. KRAMER (2007, p. 69), qui traduit « *Weniges, was ich haben wollte* » (p. 66) ; cf. aussi R. BURNET (2003, p. 148) : « le peu que je voulais ».

f. La restitution *siluit* est mise en doute par J. N. ADAMS (2016, p. 270), qui remarque que *silēre* relève d'un registre littéraire élevé, mais personne n'a pu apporter une meilleure solution. Selon J. KRAMER (2007, p. 69), Claudius Terentianus aurait choisi ce verbe pour souligner le caractère inouï de l'affaire.

g. À propos de la valeur de *item* (emprunt au style officiel ?) dans cette lettre, voir les considérations de H. HALLA-AHO (2008, p. 67-68). Quant à sa conclusion que « [t]he best translation would probably be something like 'then' », elle peut être acceptée dans la mesure où *item* sert à introduire une nouvelle information qui s'ajoute à la précédente ('également') ; nous ne croyons pas, toutefois, qu'à la l. 15 (où l'auteure reprend la traduction de J. N. Adams ; cf. la note suivante), « *item also forms a loose comparative expression with quam in the following clause* ».

h. J. N. ADAMS (2016, p. 266 ; cf. aussi la justification p. 270-271) traduit un peu différemment : '*not so much did he give me money, but rather an aureus to my mother*'.

i. Ou pour *les vêtements* car il est possible qu'il s'agisse des habits de Claudius Terentianus dont il sera question plus loin (*uestimenta mea*, l. 21).

j. La plupart des traducteurs attribuent ici un autre sens à *mandare* qu'à la l. 11 : « "*This is," he said, "what your father told me to do"* » (H. Ch. YOUTIE et J. G. WINTER [1951, p. 40] ; nous soulignons) ; « "*Das ist," sagte er, "was Dein Vater mir anvertraut hat"* » (J. KRAMER [2007, p. 66] ; nous soulignons) ; « "*This, he said, 'is the instruction your father gave me'* » (J. N. ADAMS [2016, p. 266 ; cf. p. 271-272]). Sur la polysémie de *mandare* et la difficulté de déterminer son sens exact dans cette lettre, voir Chr. LEHMANN (1988, p. 18).

k. La curieuse combinaison des particules *et* et *autem* (sur laquelle cf. J. N. ADAMS [2016, p. 273]) rappelle l'emploi similaire en grec de καί ... δέ ... bien attesté dans les papyrus documentaires d'Égypte et discuté plus haut dans ce volume par K. BENTEIN (2021, p. 40-43).

l. Il s'agit d'une « féminisation » de l'adjectif *praegnas*, -atis qui ne s'appliquait qu'à des êtres féminins (cf. M. LEUMANN [1977, p. 284]) et le masculin « *praegnatus* » construit par P. CUGUSI (1992, I, p. 35) est donc sans substance ; *praegnata* (continué dans les langues ibéro-romanes : cat. *prenyada*, esp. *preñada*, port. *prenhada*) est également attesté dans la *Mulomedicina Chironis* 769 (éd. E. ODER [1901, p. 239, l. 18] ; cf. J. N. ADAMS [2016, p. 274-275]). Une « *contamination of praegnans with natus* » (ainsi J. N. ADAMS [1977, p. 56]) est peu probable au vu du sens (cf. J. KRAMER [2007, p. 70] : « *sicherlich nicht richtig* »).

m. À commencer par H. Ch. YOUTIE et J. G. WINTER (1951, p. 40), les éditions et manuels donnent presque tous la leçon *imuēni*, supposant une assimilation du point d'articulation de la nasale à la consonne bilabiale (ou labiodentale ?) suivante (cf. J. N. ADAMS [1977, p. 25] ; G. B. PIGHI [1964, p. 70] et P. CUGUSI [1992, I, p. 172] parlent d'une « *grafia fonetica* »). Le papyrologue J. KRAMER (2007, p. 64) lit *imuēni*, et c'est un *n* qu'on voit effectivement sur sa reproduction retouchée du papyrus (p. 67). Sur les photographies numériques accessibles sur la Toile (voir <http://ipap.csad.ox.ac.uk/4DLink4/4DACTION/IPAPwebquery?vPub=P.Mich.&vVol=8 &vNum=471>), la lettre en question ressemble toutefois plus à un *m* qu'à un *n*. La même orthographe est attestée dans un autre document du corpus (*imuenerit*, P.Mich. 469, l. 16).

n. Probablement contraction de **deende* < *deinde* trisyllabique (avec *i* > *e*). Cf. G. B. PIGHI (1964, p. 70). Voir aussi *infra*, p. 310.

o. Dans la langue parlée, *post* perdait le -t final devant un mot commençant par une consonne ; *pos* est bien attesté dans les inscriptions (cf. e.a. H. Ch. YOUTIE et J. G. WINTER [1951, p. 39] ; J. N. ADAMS [1977, p. 29], et Id. [2016, p. 275] ; G. B. PIGHI [1964, p. 70] ; J. KRAMER [2007, p. 70]).

- [20] *cos dies parit*^a et non poterat mihi succurrere. item litem
ques jours après, elle accouche et ne pouvait pas me secourir. Également,
- [21] *abuit Ptolemes*^b *pater meu*^c *sopera* (5) *uestimenta mea*, et fa-
mon père Ptolémée eu une dispute au sujet de mes vêtements et il lui est arri-
- [22] *ctum est* (6) *illi uenire Alexandrie con tirones* (7) et me reli-
vé de venir à Alexandrie avec les recrues, et il m'a lais-
- [23] *quid con matrem meam. soli nihil poteramus facere*,
sé avec ma mère. Seuls, nous ne pouvions rien faire,
- [24] *absentia illim abit[u]ri. mater mea : spec[t]emus*^d *illum*
voulant partir de là, en son absence^e. Ma mère : attendons qu'il
- [25] *dum uenit et uen[i]o tequm Alexandrie et deduco te*
viennne et je viens avec toi à Alexandrie et je t'accompagne
- [26] *usque ad naue. Saturninus iam paratus erat exire*
jusqu'au bateau. Saturninus était déjà prêt à sortir
- [27] *illa die qu[a]ndo*^f *tam magna lites* (8) *factam*^g *est. dico il-*
ce jour-là quand une si grosse dispute est survenue. Je lui dis :
- [28] *li : ueni, interpone te si potes aiutare Ptolemaeo patri*^h
« Viens, interpose-toi, si tu peux aider mon père Ptolémée ».
- [29] *meo. non magis qurauit me pro xylesphongium* (9)
Il ne s'est pas plus soucié de moi que d'une éponge de latrines,

a. *parit* doit être un présent historique ; il n'y a pas lieu de supposer un parfait **pari* (pour *peperi*) attesté nulle part ailleurs (cf. J. N. ADAMS [2016, p. 276]).

b. Forme prise au grec (Πτολεμαῖς, Πτολεμέας), où elle reflète, au moins depuis le II^e s. av. J.-C. (cf. D. J. GEORGACAS [1948, p. 255]), une prononciation populaire de Πτολεμαῖος (cf. O. MASSON [1993, p. 162] : « Le phénomène est banal à l'époque impériale »). Cf. aussi J. KRAMER (2007, p. 71) et J. N. ADAMS (2016, p. 276).

c. Omission graphique du *s* final de *meus* qui se confondait oralement avec le *s* initial du mot suivant (cf. J. N. ADAMS [1977, p. 30]). Un cas comparable est probablement *quo(d) tempus* (l. 17) ; cf. *infra*, p. 314-315.

d. Graphie inverse (hypercorrecte) pour *expectemus* ; voir notre discussion de *xylesphongium* dans le commentaire ci-dessous (spéc. p. 323-324).

e. J. KRAMER (2007, p. 66) traduit *absentia* par « ohne ihn » en commentant « natürlich haben wir es mit einem Vorläufer von it. senza zu tun » (p. 72). Le lien entre *absentia* et it. *senza* ou frç. *sans*, souvent évoqué, est pourtant très discutable (cf. par ex. W. VON WARTBURG [1964, p. 643] ; J. COROMINAS [1983, p. 255]).

f. À propos de *quando* comme conjonction temporelle (pour lat. class. *cum*), cf. les considérations de J. N. ADAMS (2007, p. 158-160).

g. Graphie inverse (hypercorrecte) pour *facta* (cf. *supra*, p. 304).

h. Pour le datif avec *a(d)iutare* chez Claudius Terentianus, cf. P.Mich. VIII 467, l. 39-41 : « neque epistulae commandaticiae nihil ualunt nesi si qui sibi aiutaueret » ('et les lettres de recommandation ne valent rien non plus si on ne s'aide pas soi-même') ; on pensera à l'analogie de *succurrere* (utilisé ici-même, l. 20) ou d'un autre synonyme (cf. J. KRAMER [2007, p. 73]), mais on a également songé à une interférence du grec βοηθεῖν + dat. (cf. J. N. ADAMS [2007, p. 438]).

- [30] *sed sum negotium et circa res suas. attonitus*
mais de son intérêt et ne pensait qu'à ses affairesⁱ. Bouleversé,
- [31] *exiundoⁱ (10) dico illi : da m[i] pauqu^m aes, ut possim uenire*
je lui dis alors qu'il sortait : « donne-moi un peu d'argent pour que je puisse venir
- [32] *con rebus meis Alexandria, im inpendia^k. negabit^l se*
avec mes affaires à Alexandrie, pour mes dépenses ». Il a dit qu'il
- [33] *abiturum^m. ueni, dicetⁿ, Alexandria ed dabo t[i]bi. ego*
n'en aurait pas. « Viens », dit-il, « à Alexandrie et je t'en donnerai ». Moi
- [34] *non abiui. mater ma nos^o assem. uendedi^p lentiamina*
je ne suis pas parti. Ma mère (n'avait) pas un sou^q. J'ai vendu le linge
- [35] *[u]t ueniam Alexandria.*
pour venir à Alexandrie.

Verso

Claudio Tiberiano [pat]r[i] a Cla[ud]io Teren[tiano].
À son père Claudius Tiberianus de la part de Claudius Terentianus.

-
- i. Nous essayons de rendre en français la maladresse de l'expression latine.
- j. Moins vraisemblablement 'en sortant, je lui dis' : voir le commentaire *infra*, p. 328.
- k. Curieuse intervention pour *in inpendia* (cf. J. N. ADAMS [1977, p. 25]).
- l. Pour *negauit* (cf. P.Mich. VIII 467, l. 9 : « *negauit se habere aspros* »).
- m. Le contexte suggère plutôt une forme de *habere* (*abiturum* = *habiturum* ; omission du *h-* comme dans *abuit*, l. 21) que de *abire* ('Il a dit qu'il ne partirait pas'). Pour une justification de l'infinitif futur, voir J. N. ADAMS (2016, p. 279-280).
- n. = *dicat* ; voir *infra* (p. 319-320) notre commentaire sur *lites*.
- o. Pour *non* ? Voir *infra*, n. 52.
- p. Même graphie dans la lettre P.Mich. VIII 472, l. 8. Il s'agit sans doute d'exemples précoces de la réfection en *-dedi* des parfaits en *-didi* d'après le simple *dedi* de *dare* (cf. J. N. ADAMS [1977, p. 8] ; V. VÄÄNÄNEN [1981, p. 143]).
- q. Le début de cette phrase constitue une *crux* insoluble ; il est impossible de discuter, dans le cadre de cet article, toutes les interprétations et émendations proposées. Notre traduction (comme notre ponctuation dans le texte latin) suit l'interprétation de J. N. ADAMS (2016, p. 280-283), qui propose de voir dans *nos* une erreur pour la négation *non* (avec ellipse d'une forme du verbe « avoir »), sans que nous puissions en garantir l'exactitude.

3. Commentaire

(1) *lentiamina* (l. 11)

La graphie *lentiamina* (qui réapparaît à la l. 34) pour *linteamina*, plur. de *linteamen* ('linge'), semble illustrer deux caractéristiques phonétiques du latin tardif. On y remarque d'abord le passage de *e* en hiatus à un yod (noté

i) qui s'observe déjà dans les inscriptions de Pompéi¹⁶. Puis dans la première syllabe paraît se manifester l'ouverture du *i* bref en un *e* mi-fermé, un changement phonétique qui caractérise la plupart des langues romanes et se révèle déjà ici et là dans la correspondance de Claudius Terentianus. J. N. ADAMS (2013, p. 51-54) conteste toutefois la valeur probante des graphies avec *e* pour *i* dans ce corpus et offre des explications particulières pour chacune d'elles sans que son argumentation soit entièrement convaincante. S'il a certainement raison d'écarter les cas où *e* est écrit pour *i* en syllabe finale¹⁷, son interprétation de *nese* / *nesi* (= *nisi*) et *sene* (= *sine*) comme des graphies archaïsantes est d'autant moins concluante que la présumée graphie archaïque *sene* n'est pas connue par ailleurs et n'a été imaginée que pour le besoin de la cause¹⁸. J. N. Adams ne prend pas non plus en considération le cas de *dende* (l. 19 de la lettre étudiée ici) qui peut représenter une contraction de **deende* pour *deinde*¹⁹. On peut voir un indice indirect de l'existence de ce changement phonétique chez Claudius Terentianus dans le fait que notre lettre comporte quelques exemples probables du traitement parallèle *ũ* > *o* (également refusé par J. N. Adams²⁰) ; il s'agit essentiellement de *con* pour *cum* et *sopera* pour *supra* dont il sera question plus loin²¹. Nous verrons aussi que chez Claudius Terentianus la voyelle prothétique devant *s* initial + consonne présente le timbre *e* qui doit s'expliquer à partir d'un plus ancien *i*.

Dans ces conditions, point n'est besoin d'interpréter *lentiamina*, avec J. N. ADAMS (2016, p. 268), par « *a mechanical reversal of two vowel gra-*

16. Pour un réexamen récent de la question du traitement de *e* et *i* en hiatus, voir J. N. ADAMS (2013, p. 101-110).

17. Il s'agit là d'une évolution plus ancienne, déjà attestée à Pompéi, cf. *infra* (p. 319-320) notre commentaire sur *lites* (l. 27).

18. J. N. ADAMS (2013, p. 54) est bien conscient que seul *seine* est attesté (une fois) comme graphie (pseudo-)archaïque de *sine* ; il suppose que « *sene might have been taken as an archaic variant showing the early e-spelling originally representing ē* ». Nous n'attribuerions pas un tel degré de sophistication à l'auteur de cette lettre. Remarquons encore que *sine* n'a jamais eu un *ē* et que le *ei* de *seine* note probablement un *i* bref (cf. M. LEUMANN [1977, p. 64]).

19. Explication envisagée jadis par J. N. ADAMS (1977, p. 22), mais à laquelle cet auteur préfère aujourd'hui « *the coalescence of a long vowel (of a prefix) + short vowel (of the root) into a long vowel with the quality of the first* » (J. N. ADAMS [2016, p. 275]), bien qu'il note lui-même la scansion brève de la syllabe *de-* chez TERENCE.

20. Cf. J. N. ADAMS (2013, p. 63-64).

21. Nous croyons que G. B. PIGHI (1964, p. 66) a raison d'ajouter *quominus* (P.Mich. VIII 470, l. 26) ; J. N. ADAMS (1977, p. 10) y voit par contre un archaïsme.

phemes »²², et il reste parfaitement possible d'y voir un témoin tant du passage de *i* en hiatus à [j] que de l'ouverture du *i* bref en *e*²³.

Nous croyons néanmoins que les choses sont plus complexes et qu'un détour par le grec et les langues romanes peut nous conduire vers une explication plus plausible. On sait que, dès le I^{er} siècle de notre ère, le latin *linteum* ('linge, toile de lin') a été emprunté en grec sous la forme λέντιον qui apparaît e.a. dans le *Périple de la mer Érythrée*, dans le *Nouveau Testament* et dans des inscriptions et des papyrus²⁴. Cet emprunt semble déjà supposer le passage, dans sa source latine, du *ĩ* de la première syllabe à *e*²⁵. Une certaine prudence est pourtant de mise car il est bien connu que le *ĩ* du latin classique avait un timbre plus ouvert que son homologue grec et était parfois rendu par *ε* dans les emprunts²⁶.

Étant donné l'équivalence latin *linteum* = grec λέντιον, on pourrait se demander si la graphie *lentiamina* chez Claudius Terentianus – n'oublions pas qu'il était bilingue et probablement mieux versé en grec qu'en latin²⁷ – ne se serait pas alignée sur λέντιον. Cette graphie aurait pu sembler d'autant plus naturelle qu'elle était conforme à la prononciation latine de l'auteur, pour laquelle, nous l'avons vu, le changement de *ĩ* en *e* est vraisemblable.

Ce scénario serait convaincant si *lentiamina* était une forme isolée. En réalité, la graphie <*lenti*> est fréquemment attestée en latin, aussi bien pour *linteum*, qui est souvent orthographié *lentium*²⁸, que pour ses dérivés. La graphie *lentiamen* notamment n'est pas rare dans les inscriptions comme dans les manuscrits²⁹, et elle figure même en translittération grecque

22. Cf. aussi J. N. ADAMS (2013, p. 54) : « *Once the closing of e in hiatus (in the second syllable) [...] had occurred, those writers dimly aware that there was such a sequence [c.-à-d. de e et i] in the correct form might have got the order wrong.* » Une telle permutation n'est toutefois compréhensible que si on prononçait réellement un *e* dans la première syllabe.

23. Ainsi J. KRAMER (2007, p. 68). Même J. N. ADAMS (2016, p. 268) semble admettre la possibilité que la graphie soit « *phonetically inspired* ».

24. Cf. *LSJ*, p. 1038 ; *BDAG*, p. 1225.

25. Cette interprétation est admise sans aucune réserve par J. KRAMER (2011, p. 31 et 124-125).

26. Pour des exemples, voir W. S. ALLEN (1978, p. 49), qui note « *the frequent use of Greek ε to render Latin short i* » (cf. aussi J. N. ADAMS [2013, p. 42-43]) ; mais dans la mesure où ces exemples datent de l'époque impériale, on ne peut exclure que le *ε* reflète déjà un *e* latin (cf. J. KRAMER [2011, p. 125]).

27. Nous reviendrons plus loin sur ce point (voir p. 315, n. 49).

28. Voir *TLL* II 2, sectio II (1970-1979), col. 1466 ; W. A. BAEHRENS (1922, p. 45) ; J. KRAMER (2011, p. 31 et 124-125).

29. Voir *TLL* II 2, sectio II (1970-1979), col. 1462, et cf. J. KRAMER (2001, p. 72-73) et ID. (2007, p. 68). On trouve *lentiamina* par ex. chez Grégoire de Tours, *Histoire des Francs*, 2, 5.

λεντιαμεν dans un glossaire bilingue (P.Strasb. inv. G 1173, III^e ou IV^e s.)³⁰. On trouve de même *lentiarius*, *lentiatus*, *lentiohum* pour *linterarius*, *linteratus*, *linteriohum*³¹. Qui plus est, certaines formes romanes – on pensera en particulier à esp. *lienzo* ('linge, toile')³² – semblent demander un étymon latin *lentium*, avec un *ɛ* mi-ouvert qui ne peut résulter d'un *i* bref.

Tous ces faits peuvent être conciliés si on admet que le latin impérial connaissait, au moins dans certaines régions ou dans certains registres langagiers, une forme *lentium*, continuée par les langues romanes et ne s'expliquant pas par une évolution phonétique latine, mais par un réemprunt au grec, ce qui n'a rien d'étonnant pour un mot qui a dû être fréquent dans un contexte commercial. Le vocalisme de *lentium* a été en même temps étendu à ses dérivés dont certains ont pu être à leur tour, au moins régionalement, empruntés en grec³³.

(2) *pater tus* (l. 17)

Le latin parlé impérial possédait des formes raccourcies des possessifs *meus*, *tuus* et *suus*. Cette lettre en présente trois exemples :

- *pater tus* (l. 17) ;
- *sum negotium* (l. 30) ;
- *mater ma* (l. 34).

Ce témoignage est d'autant plus précieux qu'il nous offre la preuve que ces formes, exclues de l'usage littéraire et dès lors très peu attestées³⁴, avaient cours au moins depuis le début du II^e siècle. Il est antérieur de cinq siècles à un célèbre passage du grammairien Virgilius Maro (ou Virgile de Toulouse, prob. VII^e s.) qui reconnaît l'existence de ces formes réduites en latin (*indubie recipiuntur*), bien qu'elles soient bannies de la langue écrite (*in Latinitate ussitate non habentur*) :

Sunt et alia pronomina, quae in Latinitate ussitate non habentur et tamen indubie recipiuntur : genere masculino ut mus, genitiuus mi, datiuus mo, accusatiuus mum, uocatiuus mi, ablatiuus mo, et pluraliter mi, morum, mis, mos, o mi, a mis ; feminino ma, mae, mae, mam, o ma, a ma, pluraliter mae, marum, mis, mas, o mae, a mis ; neutro mum. Pro quo in ussu habetur

30. Cf. J. KRAMER (2001, p. 67) ; J. N. ADAMS (2013, p. 54) ; E. DICKEY (2016, p. 166).

31. Voir *TLL* II 2, sectio II (1970-1979), col. 1463-1464.

32. Pour rendre compte du vocalisme « aberrant » de esp. *lienzo*, il n'existe que des hypothèses forcées qui sont rapportées par J. COROMINAS (1980, p. 646-647).

33. On connaît λεντιάριος (inser. ; cf. *LSJ*, p. 1038 : « prob. attendant at the bath ») et l'adj. λέντιος (pap. ; cf. *BDAG*, p. 1225 : « made of linen »).

34. Voir *TLL* VIII (1936-1966), col. 913-914, pour les attestations épigraphiques des formes « courtes » de *meus*.

*.meus*³⁵. *Sic erit et .tus*³⁶ *pro .tuus*³⁷ (*Epitoma* VI : *De pronomine*, 119-126 ; éd. B. LÖFSTEDT [2003, p. 168-169] ; nous soulignons).

On a depuis longtemps remarqué la filiation qui existe entre ces formes courtes et certains possessifs des langues romanes, et notamment du français³⁵. La forme *ma* est continuée sans changement en français (cf. *ma mère*) et on la trouve comme possessif enclitique en italien ancien et aujourd'hui encore dans certains dialectes³⁶. Sachant que Claudius Terentianus prononçait (et écrivait) *con* pour *cum* (voir *infra*, p. 318-319)³⁷, on peut présumer qu'il prononçait également [son] pour ce qu'il écrivait *sum* ; et qu'à *tus* répondait un accusatif *tum* (aussi nom. et acc. neutre sg.), prononcé [ton], formes déjà étonnamment proches des français *ton* et *son*³⁸.

Reste la question de l'origine de ces formes. On les explique généralement par une réduction phonétique qui se serait produite en position atone (enclitique) ou faiblement accentuée³⁹. Les exemples *pater tus* et *mater ma* dans cette lettre sont conformes à cette hypothèse. Cependant, comme le remarque aussi J. N. ADAMS (2013, p. 111-113 [spéc. p. 112]), dans *sum negotium* (l. 30), le possessif est préposé au substantif et possède visiblement une valeur emphatique. J. N. Adams évoque en outre un *tus* antéposé et emphatique figurant sur un ostracon (non publié) de Carthage et conclut que le raccourcissement n'est pas lié à l'enclise mais trouve son point de départ dans les formes commençant par *tuu-*, *suu-* qui auraient subi un traitement similaire à celui qu'on observe par ex. dans *mortuus* devenu *mortus* à partir du I^{er} siècle⁴⁰. Nous croyons que ce rapprochement est essentiellement correct. Toutefois, puisque les exemples illustrant le trai-

35. Pour le rapport entre ces formes et les possessifs français, cf. e.a. M. K. POPE (1952, p. 328-329) ; B. LÖFSTEDT (1981, p. 122) ; J. ALLIÈRES (1988, p. 60) ; J. N. ADAMS (2013, p. 111). Pour les langues romanes en général, cf. par ex. H. LAUSBERG (1972, p. 167-170).

36. Cf. G. B. PIGHI (1964, p. 14) à propos de *mater ma* : « *è il nostro antico matrema* ». Pour les descendants de *ma* et autres formes « courtes » en italien ancien (par ex. *mogliata*, *signorto*) et dans des dialectes italiens, où ils fonctionnent comme des possessifs enclitiques, voir G. ROHLFS (1968, II, p. 124-125). On pensera aussi à *Madonna*.

37. Cf. aussi la graphie inverse *qumqupibit* (P.Mich. VIII 469, l. 7) = *concupiuit* ; il est difficile d'y voir un archaïsme comme le fait J. N. ADAMS (1977, p. 10).

38. Cf. aussi G. B. PIGHI (1964, p. 14 [« *sum* è il francese *son* »] et 69) et Chr. LEHMANN (1988, p. 21).

39. Ainsi par ex. M. K. POPE et H. LAUSBERG (voir n. 35) ; cf. aussi J. KRAMER (2007, p. 69).

40. Attesté e.a. à Pompéi et supposé par les langues romanes (it. *morto*, etc.). Le premier *u* s'était sans doute d'abord transformé en une semi-voyelle (*mortuus* > *mortuus* > *mortus*) parallèlement à la semi-vocalisation de *i* et *e* en hiatus ; J. N. ADAMS (2013, p. 112), en revanche, semble plutôt croire à une contraction de *-uu-* en *-u-* (le *u* restant bref pour des raisons morphologiques).

tement en question sont des mots proparoxytons où le *u* de la pénultième posttonique s'amuit devant le *u* de la syllabe finale, un rapport avec l'accent demeure probable et la réduction des possessifs doit donc être apparue d'abord en position inaccentuée (*páter tûus*⁴¹ ou *páter tuus* > *páter tus*). L'emploi des formes réduites s'est alors étendu secondairement à la position tonique (*tûs páter*, *súm negótium*). On ne peut établir si les formes de la 1^{re} personne (*mus*, *ma*, etc.) s'expliquent par analogie avec *tus*, *ta* et *sus*, *sa*, ou par une réduction phonétique (*meus*, *mea* > *m(j)us*, *m(j)a*)⁴².

(3) *Quo tempus autem ueni* ... (l. 17)

Quo tempus semble être une faute d'accord pour *Quo tempore* (ablatif de temps).

P. CUGUSI (1992, I, p. 171) interprète la construction comme un « *accostamento di abl. a sostantivo neutro non flessio* », ce qui est difficile à comprendre et semble faire écho à la notion de « *non-caso* » de G. B. Pigghi⁴³. Le parallèle allégué (*minore pretium*, P.Mich. VIII 144, l. 17) est sans doute inexact puisque la juxtaposition apparente d'un ablatif et d'un accusatif peut avoir dans ce cas précis une cause phonétique ou, moins probablement, syntaxique⁴⁴.

J. N. ADAMS (1977, p. 39-40) y voit une contamination de *quo tempore* avec l'accusatif temporel fossilisé *tempus* (pour lat. class. *tempore*)⁴⁵. On pourrait affiner cette explication en supposant que *quo tempus* a vu le jour comme variante de *tempus quo* (= lat. class. (*eo*) *tempore quo*) 'au moment où', comme on pouvait dire indifféremment par ex. *hora qua ueni* et *qua hora ueni* ('à l'heure où je suis venu').

On a pensé d'autre part à une simple omission graphique de la consonne finale de *quod* qui se fusionnait dans la prononciation avec le *t*-initial de *tempus*⁴⁶. Au vu de *pater meu sopera* ... (l. 21), où le -s final de *meus* a été omis, c'est là sûrement l'hypothèse la plus économique et de loin la plus

41. ' = accent tonique primaire, ` = accent tonique secondaire.

42. Cf. aussi J. N. ADAMS (2013, p. 112).

43. Cf. G. B. PIGHI (1964, p. 69) : « *è la grafia grammaticale del non-caso *quo tempo* ». Nous considérons cette notion de « non-cas » comme non fondée. En outre, l'existence d'une forme **tempo* dans le latin de cette époque n'est pas probable.

44. Cf. J. N. ADAMS (1977, p. 40-41) et ID. (2013, p. 322).

45. Mentionné par J. B. HOFMANN et A. SZANTYR (1972, p. 42). — Plus récemment, J. N. ADAMS (2016, p. 272) a tenté de justifier la forme *tempus* en supposant que les neutres de la 3^e déclinaison étaient en train de devenir indéclinables, mais cette hypothèse ne trouve pas de confirmation dans ce corpus, et les exemples cités sont tardifs et d'une nature différente.

46. Cette possibilité est apparemment suggérée par Ph. BALDI (2002, p. 239).

probable. Il s'agit dans *quod tempus* d'un emploi assez libre de l'accusatif de durée empiétant dans le domaine de l'ablatif de temps⁴⁷.

(4) *omnia praefuerunt* (l. 18)

Le verbe *praeesse*, qui signifie dans la langue classique 'être à la tête de, être préposé à', est utilisé ici au sens de *adesse* 'être présent, être disponible, être là' qui, en principe, ne revient qu'à l'ancien participe *praesens*⁴⁸. À première vue, l'hypothèse d'une simple analogie proportionnelle suffit pour rendre compte de cette anomalie : d'après *praesens* 'présent', le verbe *praeesse* aurait été doté du sens 'être présent' sur le modèle de *abesse* 'être absent' à côté de *absens* 'absent', selon la formule *absens :: abesse = praesens :: x*, où *x = praeesse*. Il n'est toutefois pas inutile de rappeler ici que l'auteur de la lettre évoluait dans un environnement bilingue et maniait avec aisance les deux langues, tout en ayant, sans doute, une meilleure maîtrise du grec que du latin⁴⁹. G. B. PIGHI (1964, p. 16) avait déjà observé avec justesse que chez notre militaire « [*l*]e due lingue sono pensate su uno stesso schema; le lettere greche si possono ricalcare in latino, e le latine in greco senza sforzo »⁵⁰. Claudius Terentianus a ainsi pu calquer dans son latin le rapport existant en grec entre le participe *παρών* (l'équivalent de *praesens*) et le verbe *παρεῖναι*, et utiliser spontanément *praeesse* (= *παρεῖναι*) dans un sens qui correspondait à celui du (quasi-)participe *praesens* (= *παρών*), ce qui devait sembler d'autant plus naturel qu'en latin même, à *abesse* (= *ἀπεῖναι*) correspondait un participe *absens* (= *ἀπών*)⁵¹. C'est une nouvelle confirmation de l'observation de J. N. ADAMS (2003,

47. Sur cette confusion, cf. par ex. V. VÄÄNÄNEN (1981, p. 111-112).

48. Cf. J. N. ADAMS (1977, p. 82-83). Le *TLL* X 2 (1980-2009), col. 956, renvoie à notre passage pour l'usage rare de *praeesse*, d'après *praesens*, au sens '*praesentem esse, praesto esse*', et le signale en outre pour Tertullien (« *variandi gratia* ») et dans quelques textes chrétiens tardifs.

49. S. STRASSI (2008, p. 27) observe que Claudius Terentianus « *aveva scarsa dimestichezza con il latino, perlomeno quando lo doveva scrivere, e [...] certamente il greco gli era più familiare* ». J. KRAMER (2008, p. 250) est également d'avis que Claudius Terentianus avait grandi dans un milieu hellénophone et maîtrisait mieux le grec que le latin. Selon J. N. ADAMS (1977, p. 86), Claudius Terentianus parlait habituellement grec mais « *was the son of an Italian who, even if fluent in Greek, would naturally have used Latin to his children* » (cf. aussi J. KRAMER [2007, p. 62-63] et les considérations sur l'emploi des deux langues dans cette correspondance chez J. N. ADAMS [2003, p. 593-597]).

50. Pour étayer sa thèse, G. B. Pighi a traduit les lettres grecques en latin.

51. Chez les auteurs chrétiens aussi (cf. n. 48), on pourrait penser à une influence grecque.

p. 496-497) : « *Claudius Terentianus, though fluent in substandard colloquial Latin, shows the influence of a Greek background in various ways* »⁵².

(5) *sopera uestimenta mea* (l. 21)

Parallèlement à l'ouverture de *i* bref en *e* discutée plus haut, on peut reconnaître, dans cette correspondance, celle de *u* bref en *o*, dont *sopera*, pour lat. class. *supra*, est l'exemple le plus éclatant⁵³. La graphie avec *o* donne à penser que la prononciation de ce mot ressemblait déjà fort à celle de l'italien *sopra*⁵⁴. Alors que J. N. ADAMS (1977, p. 10-11) était quelque peu désarmé devant ce cas, son scepticisme a fini par l'emporter et il préféra plus tard y voir une forme archaïque : « *It would not do to argue that here is a sign of the late back-vowel merger, because the non-syncopated form is suggestive of early Latin (supera for supra is in Livius Andronicus), and the o too may have been conceived of by the scribe as old-fashioned* » (2013, p. 64). Au vu de l'état plutôt avancé de la langue de Claudius Terentianus, nous ne pouvons pas approuver la tendance de J. N. Adams à en expliquer autant que possible les particularités comme des archaïsmes réels ou imaginaires. On n'a en tout cas pas l'impression qu'un auteur qui se permet d'écrire *acu lentiaminae, con matrem meam* ou *exiende* ait eu un quelconque souci d'archaïser son langage. De plus, dans la famille de *super*, *superus*, *supra*, le *-u-* est la voyelle originelle et *-o-* ne peut donc s'expliquer que comme une innovation. Telle est aussi la conclusion de S. BARCHI (2019a, p. 42-43) qui a récemment exhumé dans les ostraca de Didymoi un deuxième témoignage plus ou moins contemporain corroborant l'hypothèse d'une graphie phonétique. Il s'agit de *esopera* dans une lettre datée de ca. 120 - 125 (O.Did. 417, l. 3-4 : *esopera contubernio* 'au sujet d'un *contubernium* [une unité militaire]'⁵⁵) qui, à la curieuse voyelle prothétique près (inattendue devant un *s-* simple), s'avère identique pour la forme et le sens au *sopera* de Claudius Terentianus. En dehors du changement de *ũ* en *o*, tous deux partagent la présence d'un *e* entre *p* et *r*, ce qui peut s'expliquer

52. La remarque faite par G. CALBOLI (1990, p. 36-37) à propos des constructions syntaxiques, selon laquelle Claudius Terentianus « *die in beiden Sprachen bestehenden Unterschiede aufzuheben versucht* », se vérifie dans tous les aspects de la langue.

53. Cf. G. B. PIGHI (1964, p. 70). Les autres exemples sont *con* (discuté ci-dessous) et *quominos* (voir *supra*, p. 310, n. 21).

54. Cf. G. B. PIGHI (1964, p. 14) : « *come il nostro sopra* ».

55. Voir <https://papyri.info/hgv/144978> (dernière consultation : 16-01-2022). Ce document présente plusieurs exemples de *ũ* > *o*. Pour une interprétation et une traduction, voir M. A. SPEIDEL (2018, p. 186-189).

soit comme un trait archaïque (cf. la citation de J. N. Adams ci-dessus⁵⁶), soit comme le résultat d'une anaptyxe (épenthèse vocalique). C'est certainement cette dernière option qu'il faut retenir pour *esopera* à Didymoi⁵⁷, et elle est a priori plus vraisemblable chez Claudius Terentianus aussi⁵⁸ puisqu'un archaïsme n'est guère compatible avec le vocalisme « moderne » de la première syllabe. Cette explication est actuellement admise par la plupart des chercheurs⁵⁹.

Toutefois, c'est plutôt une tendance à la syncope qui s'observe en latin tardif dans le groupe *-er-* + voyelle avant ou après l'accent, et on notera qu'ailleurs chez Claudius Terentianus, on trouve *uetranum* pour *ueteranum*⁶⁰ (P.Mich. VIII 468, l. 6) et deux fois *aspros* pour *asperos*⁶¹ (P.Mich. VIII 467, l. 6 et 9). C'est pourquoi nous offrons comme solution alternative l'hypothèse d'une graphie hypercorrecte⁶² : la prononciation courante [sopra] a pu être prise pour une réalisation populaire (avec syncope) de ce qui devait s'écrire ou se prononcer correctement *sopera* ; l'association avec la préposition *super* ne pouvait que renforcer l'idée que *sopera* était l'orthographe correcte, et ce d'autant plus que *supra* est utilisé ici dans un sens qui revient normalement à *super* ('au sujet de')⁶³.

(6) *factum est illi uenire Alexandria* (l. 21-22)

Bien qu'il n'y ait aucun doute sur l'interprétation correcte de ce passage, nous nous permettons d'y revenir brièvement parce qu'il a été utilisé à tort pour exemplifier l'emploi factitif (ou causatif) de *facere* + infinitif avec un datif « d'agent » ('faire faire quelque chose à quelqu'un'). Ainsi,

56. Il semble d'ailleurs que cet auteur ait entretemps changé d'avis sur ce point car il admet dernièrement (J. N. ADAMS [2016, p. 276]) une anaptyxe tardive, à l'instar de J. KRAMER (2007, p. 71).

57. Cf. S. BARCHI (2019a, p. 42, n. 58) : « *In this letter a systematic tendency to the insertion of an epenthesis within the muta cum liquida cluster is evident (see e.g. <Demeteru>, <Cerescenti>, <frateri>, <magisteri>, <sciribe>)* ».

58. S. BARCHI (2019a, p. 42) signale encore la graphie *supera* dans une lettre latine de 167 de notre ère provenant d'Égypte.

59. Cf. G. B. PIGHI (1964, p. 70) : « *penso a una maniera di pronunzia con anaptisi *sop'ra, rafforzata dalla parentela con super, superare ecc.* » ; A. ÖNNERFORS (1979, p. 97) ; Chr. LEHMANN (1988, p. 19) ; J. KRAMER (2007, p. 71) ; J. N. ADAMS (2016, p. 276) ; S. BARCHI (2019a, p. 42).

60. G. B. PIGHI (1964, p. 45) remarque que « *uetranus è la forma corrente del tempo, come appare dalle iscrizioni e dalla trascrizione greca οὐτερπᾶνός e οὐτρᾶνός* ».

61. Habituellement interprété comme 'manteaux d'étoffe rude' ; J. N. ADAMS (1977, p. 76), qui discute aussi la syncope, se demande toutefois si le terme ne signifierait pas 'argent liquide' ('cash') ici (ellipse de *asp(e)ri nummi*).

62. P. CUGUSI (1992, I, p. 29) classe *sopera* parmi les « *casi di ipercorrettismo* ».

63. À propos de cet emploi particulier de *supra*, cf. J. N. ADAMS (1977, p. 11 et 36) ; Chr. LEHMANN (s.d., n. 13) ; J. KRAMER (2007, p. 71) ; S. BARCHI (2019a, p. 43).

F. BIVILLE (1995b, p. 42-43) traduit : ‘Mon père a eu un procès à propos de mes habits, et on l’a fait venir à Alexandrie avec les recrues’. Cette traduction est problématique à plusieurs égards. Elle néglige le contexte qui indique clairement qu’il s’agit d’une dispute entre particuliers et non d’un procès judiciaire. Ensuite, il est exclu que le verbe *facere* ait ici une valeur factitive⁶⁴. Cet emploi ne semble pas attesté au passif et les exemples plus ou moins sûrs du datif dans cette constructions sont rares et très tardifs⁶⁵. Malgré la protestation de F. BIVILLE (1995b, p. 43 : « ce n’est pas de cette construction qu’il s’agit dans la lettre sur papyrus »), la syntaxe et le contexte n’admettent aucune autre interprétation que ‘Il lui est arrivé de venir à Alexandrie ...’, c.-à-d. ‘Il se trouva qu’il est venu à Alexandrie ...’. *Factum est* sert ici de parfait à *fit* au sens ‘il arrive (que)’, et une tournure plus classique aurait été *Factum est ut ueniret Alexandriam*. F. Biville discute d’ailleurs, dans cette même contribution, la construction *factum est* avec proposition infinitive et remarque qu’« elle est fréquente dans la latinité chrétienne, en traduction du grec ἐγένετο + infinitif » (1995b, p. 43)⁶⁶. On ne s’étonnera donc pas de la rencontrer chez un individu bilingue comme Claudius Terentianus, et les commentateurs sont assez d’accord pour y voir un calque du grec⁶⁷. Il est alors permis de conclure avec J. N. ADAMS (2003, p. 497) que « *It is likely that Terentianus unconsciously transferred the idiom/construction* [c.-à-d. ἐγένετο + datif et infinitif] *into his Latin* ».

(7) *con tirones* (l. 22), *con matrem meam* (l. 23)

La préposition *cum* est constamment écrite *con* dans la correspondance de Claudius Terentianus. Elle avait donc apparemment déjà la forme qu’elle revêt aujourd’hui en italien ou en espagnol. Comme dans *sopera*, discuté ci-dessus, nous y trouvons l’ouverture de *ũ* en *o*. Quant à la conservation de la nasale finale jusque dans les langues romanes⁶⁸, elle est fréquente dans les

64. Cette interprétation se trouve déjà chez Chr. LEHMANN (s.d.) : « *es ist ihm befohlen worden, nach Alexandria zu kommen* », mais plus tard le même savant traduit correctement « *it happened that he had to go to Alexandria* » (Chr. LEHMANN [1988], p. 16).

65. Voir N. VINCENT (2016, p. 308).

66. Pour les attestations, voir *TLL* VI 1, col. 101-102, et cf. les références chez J. KRAMER (2007, p. 71).

67. Cf. B. PIGHI (1964, p. 70) ; P. CUGUSI (1992, II, p. 172) ; J. N. ADAMS (1977, p. 63-64 et 85), ID. (2003, p. 497) et ID. (2016, p. 276 [où est cité un parallèle dans un papyrus grec]).

68. Le roumain *cu* continue apparemment la variante antévocalique [kũ], dénasalisée en [ku].

monosyllabes (par ex. *rem, tum, sum* > frç. *rien, ton, son*)⁶⁹ ; le *-n*⁷⁰ s'explique sans doute par la généralisation de la forme que prenait la nasale lorsqu'elle était suivie d'un mot commençant par une consonne dentale⁷¹. L'idée d'une graphie archaïsante suggérée par J. N. ADAMS (1977, p. 10) n'est pas plausible pour cette forme non attestée en latin ancien mais fréquente dans les inscriptions tardives⁷². G. B. PIGHI (1964, p. 48) croit à l'extension de la forme du préverbe *con-*, mais à notre avis, l'existence de ce préverbe – qui a par ailleurs une variante *com-* devant labiale (*componere*, etc.) – a tout au plus pu contribuer à fixer la graphie *con* pour la préposition⁷³.

(8) *quando tam magna lites factam est* (l. 27)

Le mot *lites* désigne ici une 'dispute' ou 'querelle' et correspond au lat. class. *līs*. Si dans un premier temps on y voyait un inexplicable pluriel pour le singulier⁷⁴, on a compris depuis longtemps qu'il s'agit d'un nominatif singulier d'origine analogique⁷⁵. Nous nous rangeons à l'avis d'A. ÖNNERFORS (1979, p. 97) qui pense que *lites* représente *litis* (avec *-es* < *-is*, un nominatif refait sur les cas obliques⁷⁶). Le passage de *i* à *e* dans les finales *-is* et *-it* (pour lequel cf. dans cette même lettre *dicet*, l. 33, et ailleurs dans le corpus *uolueret*, VII 468, l. 36, *aiutaueret*, VII 468, l. 41, *dicet*, VII

69. Cf. *supra*, n. 8.

70. On comparera la graphie constante *tan* pour *tam* dans une lettre sur ostracon (O.Faw. 2 ; prob. II^e s.) de Rustius Barbarus qui, comme Claudius Terentianus, fut un militaire romain stationné en Égypte ; cf. J. N. ADAMS (2016, p. 307 [texte] et 308 [commentaire à propos de *tan*]).

71. Ainsi J. N. ADAMS (1977, p. 25) : « *constant assimilation of /m/ > /n/ led to a feeling that con was the original form of the word* ». Sur cette assimilation, cf. M. LEUMANN (1977, p. 215) et W. S. ALLEN (1978, p. 31) : « *Where a final m was followed by a closely connected word beginning with a stop (plosive or nasal) consonant, it seems to have been treated rather as in the interior of a word, being assimilated to a following consonant [...]* ». Cicéron (*Fam.*, 9, 22) nous apprend que *illam dicam* était prononcé *illan dicam*.

72. Cf. J. KRAMER (2007, p. 71) à l'avis duquel semble s'être rangé aussi J. N. ADAMS (2016, p. 271).

73. La graphie inverse *qumqupibit* (P.Mich. VIII 469, l. 7) pour *concupiuit* n'est pas favorable à cette hypothèse.

74. Ainsi H. Ch. YOUTIE et J. G. WINTER (1951, p. 39) e.a.

75. Voir J. N. ADAMS (1977, p. 42-43) et tous les commentaires ultérieurs.

76. Sur le modèle de par ex. *uitis*, gén. *uitis* ('vigne') ; cf. aussi J. N. ADAMS (2016, p. 278) (mais son idée que *lites* peut s'être modelé aussi sur *gurgēs, poples, fomes* [gén. *-itis* !] est inacceptable) ; moins probablement *litēs* d'après les nominatifs (plus rares) du type *caedēs, aedēs* (P. CUGUSI [1992, II, p. 174]). Autre explication chez Chr. LEHMANN (1988, p. 20) : « *unmarked form* » (= acc. et abl.) *lite* + *-s* du nom. sg.

470, l. 24) est déjà bien connu à Pompéi⁷⁷. C'est ce changement⁷⁸ qui est à la base du remplacement analogique de *-ent* par *-unt* à la 3^e p. pl. de la 2^e conjugaison (dont on a un exemple dans cette correspondance : *ualet - ualunt*, P.Mich. VIII 468, l. 4) sur le modèle de (par ex.) *dicet* (< *dicit*) - *dicunt*. Le changement *-it* > *-et* dans la 3^e conjugaison a pu contribuer aussi à la disparition à terme du futur qui, dans la langue parlée, était parfois remplacé par le présent (cf. ici-même *uenio tequm* et *deduco te*, l. 25)⁷⁹.

(9) *non magis qurauit me pro xylesphongium* (l. 29)

Le mot *xylesphongium* est une altération de *xylosp(h)ongium*, mot d'attestation rare, emprunt du grec *ξύλοσπόγγιον* ou **ξύλοσφόγγιον*⁸⁰ qui désigne une éponge (*σπόγγος* / *σφόγγος*⁸¹ ou *σπογγιά* / *σφογγιά* [la source de lat. *spongia*]) attachée au bout d'un bâton (*ξύλον* 'bois'), instrument de nettoyage présent dans les latrines romaines⁸². Comme l'ont bien compris tous les commentateurs et que l'a en particulier mis en évidence P. CUGUSI (1993), le mot figure ici dans une comparaison grossière où il désigne un objet méprisable, la chose la plus vile qu'on puisse imaginer⁸³. Plus encore

77. Cf. aussi J. N. ADAMS (2007, p. 441-442), ID. (2013, p. 51-52) et ID. (2016, p. 222 et 280).

78. Et non l'analogie de *sunt* comme le pense J. N. ADAMS (2013, p. 673).

79. Sur le *praesens pro futuro*, cf. J. N. ADAMS (2013, p. 666-673 [avec renvois bibliographiques]) et ID. (2016, p. 277).

80. La variante avec *φ* ne semble pas attestée en grec, mais son existence est probable au vu des graphies latines avec *ph*. Si dans le nom de l'« éponge », l'alternance *σπ-/σφ-* est certainement ancienne (voir la note suivante), K.-D. Fischer attire mon attention sur une alternance semblable dans des termes techniques grecs empruntés au latin (notamment *σφεκλάριον* à côté de *σπεκλάριον*, du latin (*lapis*) *specularis* 'sélénite' ; voir K.-D. FISCHER [2019]).

81. Signalons à la curiosité du comparatiste qu'est le récipiendaire de ce volume les spéculations sur la nature du rapport du mot grec avec lat. *fungus* 'champignon', all. *Schwamm* 'éponge' e.a. auxquelles se livre A. MARTINET (1986, p. 96). À propos de l'alternance *σπ-/σφ-* à l'initiale du mot grec et de ses dérivés, voir R. HIERSCHE (1964, p. 207-209 et p. 229-231), qui remarque que la forme avec *σφ-* n'a pu s'imposer que dans la koinè (p. 208) et que *sf-* est attesté aussi en latin tardif (cf. Isidore de Séville, *Étymologies* 12, 6, 60 : *sfungia*) et en grec moderne (*σφουγγάρι* 'éponge') (p. 231).

82. L'archéologue et architecte autrichien G. WIPLINGER (2012) tente de démontrer que cet objet faisait office d'une sorte de brosse de toilettes, et remet en question l'opinion reçue reflétée dans les dictionnaires (cf. *OLD*, p. 2342 : « *A stick with a sponge attached used for the same purpose as mod. toilet-paper* » ; *BDAG*, p. 1419 : « *sponge secured to a stick, used as toilet paper* ») et les manuels (cf. J. N. ADAMS [2016, p. 278] : « *a sponge on a stick for cleaning the private parts* »). Selon l'avis compétent de G. E. Thüry qui nous a été complaisamment communiqué par K.-D. Fischer, cette thèse est contredite par les données philologiques et surtout archéologiques.

83. Cf. aussi A. ÖNNERFORS (1979, p. 98). Traduction expressive chez A. WILSON *et al.* (2012, p. 103) : « *equivalent to saying 'he treated me like sh[...]'* ».

que par son contenu, la phrase *non magis curauit me pro xylosp(h)ongium* choque par sa syntaxe maladroite. Le comparatif *magis* ferait attendre un second terme de comparaison : *non magis curauit me quam xylosp(h)ongium* 'Il n'a pas fait plus de cas de moi que d'une éponge de latrines'. Selon toute évidence, il faut supposer une contamination avec un tour comme *Habuit me pro xylosp(h)ongio (xylosp(h)ongium)* 'Il m'a traité comme une éponge de latrines'⁸⁴.

Si le sens ne pose donc aucun problème, la curieuse altération de *xylo-* en *xyle-* n'a pas reçu jusqu'ici d'explication satisfaisante. L'hypothèse d'une variante grecque *ξυλεσφόγγιον – « *an obvious phonetic variant* » selon les premiers éditeurs (H. Ch. YOUTIE et J. G. WINTER [1951, p. 39]) – est entièrement gratuite. P. CUGUSI (1992, II, p. 174) et ID. (1993, p. 394, avec n. 1) se contente également de renvoyer à la prétendue variante « ξυλεσφόγγιον » (sans astérisque comme si c'était une forme attestée), bien que le dictionnaire de Liddell - Scott - Jones auquel il se réfère ne connaisse que la seule forme ξυλοσπόγγιον et ne fasse état d'aucune variante (*LSJ*, p. 1192). J. N. ADAMS (1977, p. 8) cite aussi la forme fantôme « ξυλεσφόγγιον » comme source possible de *xylosp(h)ongium*, mais envisage à titre alternatif que dans ce mot d'emprunt, la voyelle de composition *-i-* (notée <e> [= e]) se soit substituée au *-o-* grec⁸⁵. On imagine toutefois difficilement qu'un latinophone ait été tenté de traiter comme un composé latin un mot d'allure on ne peut plus grecque (et qui par ailleurs devait être tout à fait transparent pour le locuteur bilingue que fut Claudius Terentianus). Les parallèles *aquiductus* ('aqueduc'), *terrimotium* ('tremblement de terre') et *linifio* ('tisseur de linge') invoqués par J. N. Adams (« *Appendix Probi 22 aquae ductus non aquiductus; 159 terrae motus non terrimotium; SHA, Firm. linifio* = λινούφος ») sont spécieux. Les deux premiers ne sont pas des emprunts mais des formations purement latines. Le juxtaposé *aquae ductus* unverbé en *aquaeductus*, prononcé (et parfois écrit) *aqueductus* et ressenti comme un composé, a fini par prendre la voyelle *-i-* typique de la composition⁸⁶, d'où *aquiductus*⁸⁷; d'autre part, suivant le modèle des composés en *-ium*

84. Cf. aussi H. Ch. YOUTIE et J. G. WINTER (1951, p. 39); Chr. LEHMANN (1988, p. 19); P. CUGUSI (1993, p. 394); H. HALLA-AHO (2008, p. 91-92); J. N. ADAMS (2016, p. 278).

85. Opinion qu'il maintient 40 ans plus tard (cf. J. N. ADAMS [2016, p. 278]), alors qu'il doute de l'existence du changement *i > e* chez Claudius Terentianus (cf. *supra*, p. 310).

86. Cf. en particulier W. A. BAEHRENS (1922, p. 124).

87. Sur toutes les variantes (y compris *aquiductum* qui sera discuté ci-après) et leurs attestations, voir *TLL* II (1900-1906), col. 364-365.

qui combinent un premier membre nominal avec un second membre verbal⁸⁸, *aquaeductus* a également été refait en *aqu(a)eductum*, *aquiductum*⁸⁹, et il est clair que *terrimotium* représente une transformation analogue de *terrae motus* (*terraemotus*)⁹⁰. Seul le troisième mot cité par J. N. Adams, le tardif *linifio* (= *linyphio*)⁹¹ constitue l'adaptation d'un mot grec ; cependant, le *-i-* n'y correspond nullement à la voyelle compositionnelle *-o-* de la langue d'origine, mais représente une substitution phonétique latine du [y] grec⁹² : en effet, la source directe du mot latin n'est pas *λινύφορ* mais il s'agit d'un dérivé latin de *linyphium* ('atelier de tissage') qui, lui, repose sur *λινυφεῖον* avec hyphérèse de la voyelle de composition⁹³. Si on cherche un exemple à l'appui de l'hypothèse de J. N. Adams, on a un bien meilleur candidat en (*h*)*orilegium* ('horloge'), un composé d'apparence tout à fait latine (cf. *hora* et *legere*), approuvé de plus par l'*Appendix Probi* (*A.P.* 200 *orilegium non orolegium*), qui n'est en fait qu'un travestissement parétymologique du grec *ὀρολόγιον*⁹⁴. Il n'en demeure pas moins une différence essentielle entre ce mot entièrement latinisé et *xylesphongium* que déjà sa première syllabe dénonce comme un corps étranger⁹⁵.

Or partant du constat que *xylosp(h)ongium* comporte la même voyelle *o* dans deux syllabes consécutives, on pourrait imaginer que ce composé à consonance exotique ait subi dans la bouche du peuple une dissimilation du premier *o* par rapport au *o* tonique de la syllabe suivante (*o - ó* → *e - ó*). C'est là d'un type de dissimilation vocalique très répandu dont le mécanisme fut expliqué dans les termes suivants par Maurice GRAMMONT (1965, p. 272) : « L'*o* accentué fait perdre à l'*o* inaccentué leur mouvement articulaire commun, l'arrondissement labial ; il reste un phonème de même ouverture sans arrondissement, donc très voisin de *e* ». Le phonéticien français illustre ensuite ce processus dissimilatoire à l'aide d'exemples pris

88. Cf. *aedificium*, *sacrilegium*, *lectisternium*, etc. (plus d'exemples chez M. LEUMANN [1977, p. 295]).

89. Il est possible que cette transformation soit inspirée du grec *ὀδραγόγιον*.

90. Sur ces formes et leur formation, cf. W. A. BAEHRENS (1922, p. 124) ; F. BADER (1962, p. 307) ; V. PISANI (1975, p. 172 : « *in ambedue i casi analogia di composti come tubilustrum* ['fête de purification pour les trompettes'] ecc. ») ; M. LEUMANN (1977, p. 295 et 399).

91. *Histoire Auguste*, éd. E. HOHL (1965, II, p. 227).

92. Ou bien la forme latine reflète la prononciation de certains locuteurs grecs.

93. Voir *TLL* VII 2, pars altera (1970-1979), col. 1471, s.v. *linyphio* et *linyphium*.

94. Cf. *TLL* VI 3 (1936-1942), col. 2972-2973 ; O. KELLER (1891, p. 99) ; W. A. BAEHRENS (1922, p. 123-124) ; V. PISANI (1975, p. 180).

95. Nous verrons toutefois que plus tard ce mot aussi sera complètement intégré au système phonétique latin.

aux différentes langues romanes⁹⁶. Dans les langues ibéro-romanes, cette dissimilation présente même un caractère assez régulier⁹⁷. Force est donc d'admettre que dans le cas de *xylesphongium* une telle dissimilation est au moins une possibilité théorique.

Du texte lui-même se dégage cependant une autre solution qui s'impose tout naturellement. Une forme verbale quelques lignes plus haut nous met sur la bonne voie. À la l. 24, le sens du subjonctif *spectemus* est clairement celui de *ex(s)pectemus* ('attendons'). La confusion des deux verbes est attribuée à une aphérèse par J. N. ADAMS (2016, p. 277) : « *It [c.-à-d. *spectemus*] is not a simplex pro composito*⁹⁸ *but reflects an assimilation of the initial consonant cluster (eksp > esp) and then aphaeresis of the e before s + consonant* »⁹⁹. J. N. ADAMS (2016, p. 635) comprend ce phénomène comme « *the complementary tendency to or hypercorrect reaction against the addition of a prothetic vowel before s + stop* ». Il est clair pourtant que si *spectemus* est une forme hypercorrecte, l'hypercorrection est seulement graphique, et il est donc plus juste de parler de graphie inverse. G. B. PIGHI (1964, p. 71) avait déjà formulé l'explication correcte avec toute la netteté désirable : « *ex(s)pe- pronunziato espe- è sentito come uno spe- con e protetica* »¹⁰⁰. L'idée d'une voyelle prothétique (comme corollaire de l'aphérèse) avait déjà été entrevue par J. N. Adams dans son

96. Pour le français, il cite « *quenouille* de **conucula*, — *enveloppe* de **inuoluppat*, — *secousse* de *succussa*, — *secourt* de *succurrit*, — *selon* de **sublongu*, — *beloce* de **bullucea*, — *éperon* de **sporone* (germ. *sporo*), — v. fr. *semondre* de *submonere*, — *sejorne* (moderne *séjourne*) de **subdiurnat*, — *querone* de *corona*, — *seror* de *sorore*, — *enor* de *honore* » (M. GRAMMONT [1965, p. 272]). Pour de possibles exemples de cette dissimilation en grec ancien, voir O. SZEMERÉNYI (1971, p. 664 [= 1987, III, p. 1582]).

97. Baptisée « *redondo-rule* » (d'après esp. *redondo* 'rond' < lat. *rotundus*) par D. STIFTER (2007) dans l'étude où il a examiné le phénomène. Un exemple bien connu de cette règle est esp. *hermoso* ('beau'), du latin *formosus*. Puisque le latin tardif connaît déjà la forme dissimilée *retundus* (K.-D. Fischer relève *Aristolocia retunda* ['aristoloche à feuilles rondes'] dans *Par. Lat.* 11219, addition fol. 105vb) et que celle-ci est à la base de la plupart des formes romanes (cf. aussi roum. anc. et dial. *rătund*, anc. it. *ritondo*, anc. frç. *reont*), l'appellation « *redondo-rule* » paraît mal choisie pour une règle qui ne concerne que les langues ibéro-romanes (cf. d'ailleurs les remarques de D. STIFTER [2007, p. 87]).

98. Comme le croyait R. CALDERINI (1951, p. 259 : « *il verbo semplice invece del composto* ») et encore P. CUGUSI (1992, I, p. 39).

99. J. N. ADAMS (1977, p. 21-22) présente déjà la même explication (acceptée par J. KRAMER [2007, p. 72]), en y associant la prothèse vocalique (voir la note suivante).

100. Il brouille malheureusement un peu les pistes en renvoyant en même temps à « *Hispania > Spagna* » où on a affaire à une aphérèse survenue plus tard en italien.

ouvrage sur la langue de Claudius Terentianus¹⁰¹, et c'est de là qu'elle a fait son chemin dans la monographie que R. SAMPSON (2010) a consacrée à la prothèse vocalique dans les langues romanes¹⁰². Celui-ci remarque que le type de graphie inverse dont nous avons ici un premier exemple deviendra très courant dans l'Antiquité tardive¹⁰³. Il est notamment très bien attesté pour le couple *spectare* / *ex(s)pectare* ainsi que pour *stare* / *ex(s)tare*, *spirare* / *ex(s)pirare*¹⁰⁴.

Il ne fait dès lors aucun doute que si Claudius Terentianus et son entourage confondaient *spectare* et *ex(s)pectare*, c'est parce qu'ils ajoutaient automatiquement une voyelle prothétique aux mots commençant par *s* + consonne. Cette voyelle n'avait aucune place dans l'orthographe, ce qui entraînait quelquefois des graphies hypercorrectes, telle *spectemus* dans notre lettre. On comprend d'autre part sans peine que quelqu'un qui prononçait **espongia* pour *spongia* ait quasi spontanément transformé *xylosp(h)ongium* en *xylesp(h)ongium* pour le rapprocher du mot « éponge » avec lequel il était manifestement composé. On a des raisons de penser que cette altération n'était pas un idiotisme propre au parler de Claudius Terentianus ou de son scribe mais qu'elle était assez répandue dans la langue populaire. Il faut en effet ajouter au dossier la forme *solispongium* / *solispungium*¹⁰⁵ qui se cache dans un passage de la *Mulomedicina Chironis* (IV^e siècle) :

101. Voir J. N. ADAMS (1977, p. 22) : « Since *spectemus* occurs at the start of a sentence, it looks like a hypercorrective against prothesis [...]. If so it is evidence of the existence at this early date of prothesis » (nous soulignons).

102. « [...] the writer has evidently viewed it [= the initial vowel] as a prosthetic vowel and suppressed it. If this interpretation is correct, we would have here one of the earliest extant indications of I-prothesis » (R. SAMPSON [2010, p. 57]).

103. « The form SPECTEMUS in Claudius Terentianus's letter is in fact just one instance of the extensive interplay that took place in Late Latin between words originally beginning with *s impura* [= *s* + consonne] and those beginning with etymological unstressed [isC-] and [esC-] whether or not these sequences contained a prefixal element, an interplay which resulted in numerous cases of aphaeresis appearing in texts of the later Empire and early Middle Ages » (R. SAMPSON [2010, p. 57]). L'aphérèse dont parle l'auteur était le plus souvent purement graphique et il s'agit en réalité de graphies inverses. À propos de l'aphérèse en latin et ses rapports avec la prothèse, en particulier dans les emprunts, voir aussi F. BIVILLE (1995a, p. 45-56).

104. Cf. M. LEUMANN (1977, p. 104-105) ; R. SAMPSON (2010, p. 58) ; S. BARCHI (2019b, p. 68). Pour la confusion *spectare* / *ex(s)pectare*, voir *TLL* V 2 (1931-1953), s.v. *ex(s)pecto*, col. 1887, l. 65-84 - 1888, l. 1-6.

105. W. HERAEUS (1917, col. 708) a attiré l'attention sur ce mot ; cf. aussi F. HARTMANN (1921, p. 122) et F. BADER (1962, p. 285 [cite fautivement *solispugium*] et p. 286, n. 61).

[...] *cedriam exferbe facies quasi solis spongium et inde calidum oblinis* (*Mul. Chir.* 614, texte du manuscrit de Bâle qui n'est pas pris en compte dans l'édition d'E. Oder ; *solis spongium* ne se comprend que comme une corruption de *solispongium*).

[...] *cedriam exfervefacies quasi solis pungium et inde calidum oblinis* (*Mul. Chir.* 614, texte du manuscrit de Munich ; cf. éd. E. ODER [1901, p. 196, l. 17], qui corrige *solis pungium* en *solispungium*)¹⁰⁶.

La formule assez obscure *quasi solispongium / solispungium* doit être une traduction inadéquate de « ξυλοσπόγγιον ποιήσας »¹⁰⁷ ('ayant fabriqué un *xylospongion*') dans la source grecque, Apsyrτος. L'éponge attachée à un bâton¹⁰⁸ était en effet aussi un instrument utilisé en médecine vétérinaire : il permettait aux hippiâtres d'appliquer commodément des préparations parfois liquides et/ou chaudes aux ingrédients piquants, gras et/ou collants, par ex. en cas de gale ou rogne sur la peau du cheval malade, ou encore lors du traitement d'une bleime suppurée¹⁰⁹. Dans le texte de la *Mulomedicina*, le mot se révèle tout à fait adapté aux habitudes articulatoires latines. On n'y observe pas seulement, comme chez Claudius Terentianus, la voyelle prothétique (notée -i-), mais en outre la substitution [y] → [u] (> [o])¹¹⁰ et la simplification du groupe initial [ks] étranger au latin → [s]¹¹¹.

On peut donc conclure que cette lettre nous fournit deux témoignages indirects de l'existence de la prothèse vocalique dans le latin tel qu'on le parlait en Égypte au début du II^e siècle¹¹².

Cela soulève la question de l'antiquité de la voyelle prothétique. Nous ne doutons pas qu'elle existait au moins depuis le premier siècle de notre ère, comme le montrera un rapide survol des premiers exemples du phénomène. Cette tâche est facilitée par l'étude récente de S. BARCHI (2019b) qui a réexaminé la question et rassemblé les attestations de la prothèse dans les

106. Nous remercions nos collègues K.-D. Fischer et A.-M. Doyen pour ces informations. Manifestement, les copistes, qui ne comprenaient pas le terme, ont vu dans sa première partie le génitif *solis*.

107. Voir le texte dans l'apparat critique de E. ODER (1901, p. 196).

108. Cf. Pélagonius 348, éd. K.-D. FISCHER (1980, p. 59) et V. GITTON-RIPOLL (2019, p. 111) : « *peniculum in fuste ligato* » ('attache une brosse à un bâton').

109. Cf. aussi I. BOEHM (2016, p. 108-109). Nous remercions vivement nos collègues Anne-Marie Doyen et Klaus-Dietrich Fischer pour cette référence et pour leurs précisions à propos de l'emploi médical du *xylospongium*.

110. Puisque dans beaucoup de régions *i* et *u* brefs s'étaient ouverts en *e* et *o*, les graphies *solispongium*, *solispungium* ont des chances de correspondre à une prononciation [solespongju].

111. La correspondance *solispungium* = ξυλοσπόγγιον n'implique nullement que « *the emendation to xylospongium is assured* » comme le pense A. Wilson (A. WILSON *et al.* [2012, p. 110, n. 35]).

112. Ces deux témoignages méritent donc d'être ajoutés au relevé des données égyptiennes dans S. BARCHI (2019b, p. 51).

textes documentaires latins (et grecs)¹¹³ provenant des différentes parties de l'empire.

On considère généralement comme l'exemple le plus ancien la forme *Ismurna* pour *Smyrna* dans une affiche électorale à Pompéi¹¹⁴, mais il est curieux de constater que le même nom apparaît déjà, au génitif (*Iszmyrnae*), avec la même voyelle prothétique dans une inscription de Volcei (Campanie) qu'on date entre 60 et 20 av. J.-C.¹¹⁵ Parmi les attestations les plus anciennes figure un autre nom de personne d'origine grecque, *Izmara[g]dus*, pour *Smaragdus* ('Émeraude'), *CIL*, VI, 1, 156 (Rome, 105 apr. J.-C.)¹¹⁶. O. PRINZ (1937, p. 113-114) observe que ces premiers exemples de la prothèse sont des anthroponymes d'origine grecque commençant par *Sm-*, où la sifflante était sonore, et se demande si la voyelle prothétique n'aurait pas eu pour fonction d'alléger la prononciation du groupe initial [zm-], inconnu en latin. L'existence de noms étrangers comme *Ismarus*, *Ismene* aurait pu, selon lui, contribuer à cette transformation. Le traitement de *sm-* serait alors à séparer de la prothèse devant *sc-*, *sp-* et *st-*.

Les réserves exprimées par O. Prinz ont été réitérées par tous les auteurs qui se sont par la suite attachés au phénomène¹¹⁷, et on a remarqué que ces noms se retrouvent avec une voyelle prothétique même dans des inscriptions grecques. Tout en reconnaissant la validité de ces arguments, on pourrait néanmoins objecter que tant que les Romains étaient capables de prononcer une séquence sifflante + consonne à l'initiale du mot, le cluster initial étranger [zm] ne leur aurait sans doute pas posé problème non plus. Si la voyelle prothétique est notée ici, cela peut être dû précisément au fait

113. Voir aussi W. U. DRESSLER (1965).

114. *L(ucium) Popidium aed(ilem) Ismurna rog(at)* 'Smyrna recommande L. Popidius comme édile' (*CIL* IV, Suppl. 3, 7221 ; V. VÄÄNÄNEN [1966, p. 48] ; R. E. WALLACE [2005, p. 16, n° I, 46] ; cf. aussi O. PRINZ [1937, p. 103 et 105]). Il s'agit évidemment d'un nom de femme et non d'un « *cognomen* » comme le croit R. E. WALLACE (*l. c.*) ni du nom de la ville de Smyrne comme le pensent J. N. ADAMS (1977, p. 22) et R. SAMPSON (2010, p. 56). Selon S. BARCHI (2019b, p. 59), de nombreuses esclaves originaires de la région côtière d'Asie Mineure auraient été nommées ainsi d'après la ville où on les avait achetées.

115. Cf. U. SOLDVIERI (2010) ; S. BARCHI (2019b, p. 59). L'inscription peut être visualisée en ligne : https://classic.europeana.eu/portal/en/record/2058806/EDR_f4420e1e62dfdabdb08b40a96036cb12_artifact_cho.html et https://www.europeana.eu/en/item/2058806/EDR_f4420e1e62dfdabdb08b40a96036cb12_artifact_cho (dernière consultation : 08-12-2021).

116. Cf. O. PRINZ (1937, p. 103 et 105) ; R. SAMPSON (2010, p. 56) ; S. BARCHI (2019b, p. 60).

117. Cf. par ex. V. VÄÄNÄNEN (1966, p. 48) et ID. (1981, p. 47) ; J. N. ADAMS (1977, p. 22) ; F. BIVILLE (1990, p. 340) ; R. SAMPSON (2010, p. 56) ; M. WEISS (2009, p. 511, n. 48) ; S. BARCHI (2019b, p. 59-60 et 70).

que pour ces noms étrangers, le scripteur ne pouvait pas s'appuyer sur une graphie établie et tendait donc à suivre son oreille.

Le témoignage de Pline l'Ancien (*N.H.*, 12, 7), qui a manifestement confondu l'adjectif grec σπανίαν ('rare' ; acc. f. sg.) de sa source Théophraste (*Hist. plant.*, 4, 5, 4) avec le nom de l'Espagne (Ισπανίαν), n'est malheureusement pas tout à fait sûr (une variante Σπανία étant ancienne en grec ; cf. O. PRINZ [1937, p. 104])¹¹⁸, mais si la prothèse existait déjà à Pompéi (cf. *Ismurna* ci-dessus), elle était probablement présente dans la prononciation de Pline qui, comme on sait, a trouvé la mort lors de l'éruption du Vésuve de 79.

D'autres données confirment d'ailleurs l'existence de la prothèse vocale dans le latin parlé à partir du début de l'ère chrétienne. Le terme *stipendia* ('années de service') présente fréquemment un *i* prothétique dans les inscriptions, et ce dès le I^{er} siècle, cf. *istipen(diorum)* dans une inscription d'Algérie¹¹⁹ ; la graphie ισ[το]πενδίων d'une inscription d'Ankara datée de 74 - 107 apr. J.-C. doit s'expliquer par la prononciation latine contemporaine¹²⁰. Dans deux inscriptions de Dougga (Thugga, Tunisie) datées entre 50 et 150 apparaît le nom *Ispes* (= *Spes*)¹²¹. Moins clair est le cas de <is-cis> sur un ostrakon égyptien (vers 50 de notre ère) que S. BARCHI (2019b, p. 51-52) propose d'identifier avec *scis* ('tu sais')¹²².

Clôtons cette digression en remarquant que la voyelle prothétique était initialement de timbre *i* ; si elle présente le timbre *e* chez Claudius Terentianus, c'est qu'elle a participé à l'ouverture de *i* bref en *e*¹²³ dont, nous l'avons vu, la présence dans cette correspondance est indéniable.

118. Cf. O. PRINZ (1937, p. 104) ; M. LEUMANN (1977, p. 104-105) ; R. SAMPSON (2010, p. 57).

119. Voir https://www.trismegistos.org/abb/abbrevlist_clust.php?abb_clust_id=40793 où l'inscription est datée de « BC02 - AD08 » (dernière consultation 22-01-2022) ; S. BARCHI (2019b, p. 57, n. 70) donne la datation « I^{re}-3rd c. AD ».

120. Cf. S. BARCHI (2019b, p. 39-40) : « the form ισ[το]πενδίων [...] is an evident Latinism and the noun stipendium / stupendium is attested with vowel prosthesis in Latin inscriptions all around the Roman Empire. »

121. Voir S. BARCHI (2019b, p. 63). Ce nom est également attesté avec une voyelle prothétique à Rome dans des inscriptions datées entre le I^{er} et III^e siècle (cf. S. BARCHI [2019b, p. 61 et 70-71]).

122. Pour des exemples épigraphiques possibles du début du II^e siècle, voir O. PRINZ (1937, p. 105-106).

123. Cf. O. PRINZ (1937, p. 108).

(10) *exiundo dico illi* (l. 31)

On s'est demandé si *exiundo* (= lat. class. *exeundo*) se rapporte au sujet de *dico* ('En sortant, je lui dis') ou au complément indirect *illi* ('Je lui dis alors qu'il sortait').

G. B. PIGHI (1964, p. 71) avait jadis argumenté que « *[n]on è Saturnino quello che esce, ma Terenziano, che è andato da Saturnino ed è stato accolto a quel modo, ed esce convolto* ». P. CUGUSI (1992, II, p. 174-175) accepte cette interprétation en soulignant que l'ordre des mots ne permet pas de comprendre *attonitus exiundo dico* ... autrement que « *uscendo sconvolto dico* ... ». Ce raisonnement a convaincu J. N. ADAMS (2016, p. 279), qui renonce à juste titre à son idée antérieure de voir dans *exiundo* un datif¹²⁴. On se souviendra toutefois qu'un peu plus haut dans le texte, il était dit que Saturninus était sur le point de sortir (*Saturninus iam paratus erat exire*, l. 26), ce qui laisse penser que c'était lui qui s'était rendu dans la maison de Ptolémée où résidait Claudius Terentianus. On conclura donc qu'*exiundo* se rapporte à *illi* comme l'ont pensé la plupart des commentateurs depuis la première édition¹²⁵. L'ablatif du gérondif a ici une fonction adverbiale et est proche d'un participe présent pour le sens¹²⁶.

La forme *exiundo* montre qu'*exire* n'était déjà plus ressenti comme un composé de *ire* et avait rejoint la quatrième conjugaison (cf. it. *escire*, *uscire* [avec gérondif *uscendo*, de *exiundo*], anc. frç. *issir*)¹²⁷.

Herman SELDESLACHTS
UCLouvain - UNamur - KU Leuven
herman.seldeslachts@uclouvain.be
herman.seldeslachts@unamur.be
herman.seldeslachts@kuleuven.be

124. J. N. ADAMS (1977, p. 54).

125. Cf. H. Ch. YOUTIE et J. G. WINTER (1951, p. 40) : « *for exeunti* ».

126. Cf. J. B. HOFMANN et A. SZANTYR (1972, p. 380), avec des exemples ; G. CALBOLI (1990, p. 33). — J. KRAMER (2007, p. 66) a probablement tort d'y voir un ablatif de cause (« *Erstaunt über sein Weggehen sage ich ihm [...]* » [nous soulignons]).

127. Cf. par ex. A. ÖNNERFORS (1979, p. 97).

Références bibliographiques

- BDAG* = Franco MONTANARI, *The Brill Dictionary of Ancient Greek*, Leyde - Boston, Brill, 2015.
- ChLA* = *Chartae Latinae Antiquiores*, hrsg. von Albert BRUCKNER und Robert MARICHAL, Bd. 1-49, Dietikon - Zurich, 1954-1998.
- CIL IV Suppl.* = *Corpus inscriptionum Latinarum IV : Inscriptionum parietarium Pompeianarum Supplementum* ediderunt Augustus MAU et Carolus ZANGEMEISTER [Partes I et II], Berlin, Reimer, 1898.
- CIL IV Suppl. 3* = *Corpus inscriptionum Latinarum IV : Inscriptiones post absolutum alterum supplementum vol. IV detectae*, Berlin, Reimer, 1970.
- CIL VI 1* = *Corpus inscriptionum Latinarum. Voluminis sexti pars prima*, Berlin, Reimer, 1876.
- LSJ* = Henry George LIDDELL and Robert SCOTT, *Greek-English Lexicon*. Revised and Augmented throughout by Sir Henry Stuart JONES with the assistance of Roderick MCKENZIE and with the cooperation of many scholars, 9^e éd. [1925-1940]. With a Revised Supplement, Oxford, Clarendon Press, 1996.
- OLD* = P. G. W. GLARE (éd.), *Oxford Latin Dictionary*, 2^e éd., Oxford, University Press, 2012.
- TLL* = *Thesaurus linguae Latinae*, Leipzig, Teubner - Stuttgart, Teubner - Munich, Saur - Berlin, De Gruyter, 1900-.
- Béla ADAMIK (2017a) : « Potential Greek Influence on the Vulgar Latin Sound Change [b] > [β] : Dialectological Evidence from Inscriptions », *Acta Antiqua Academiae Scientiarum Hungaricae* 57, p. 11-33.
- Béla ADAMIK (2017b) : « On the Vulgar Latin Merger of /b/ and /w/ and Its Correlation with the Loss of Intervocalic /w/ : Dialectological Evidence from Inscriptions », *Pallas* 103, p. 25-36.
- J[ames] N[oel] ADAMS (1977) : *The Vulgar Latin of the Letters of Claudius Terentianus (P.Mich. VIII, 467-72)* (Publications of the Faculty of Arts of the University of Manchester, 23), Manchester, University Press.
- James N[oel] ADAMS (2003) : *Bilingualism and the Latin Language*. Cambridge, University Press.
- J[ames] N[oel] ADAMS (2007) : *The Regional Diversification of Latin, 200 BC – AD 600*, Cambridge, University Press.
- J[ames] N[oel] ADAMS (2013) : *Social Variation and the Latin Language*, Cambridge, University Press.
- James N[oel] ADAMS (2016) : *An Anthology of Informal Latin, 200 BC – AD 900: Fifty Texts with Translations and Linguistic Commentary*, Cambridge, University Press.
- James [Noel] ADAMS et Nigel VINCENT (éd.), with the assistance of Valerie KNIGHT (2016) : *Early and Late Latin: Continuity or Change?*, Cambridge, University Press.

- W[illiam] Sidney ALLEN (1978) : *Vox Latina: A Guide to the Pronunciation of Classical Latin*, Second Edition, Cambridge - Londres - New York - Melbourne, Cambridge University Press.
- Jacques ALLIÈRES (1988) : *La formation de la langue française*, 2^e éd. mise à jour (Collection « Que sais-je ? »), Paris, Presses Universitaires de France.
- Françoise BADER (1962) : *La formation des composés nominaux du latin*, Paris, Les Belles Lettres.
- W[ilhelm] A[dolf] BAEHRENS (1922) : *Sprachlicher Kommentar zur vulgärlateinischen Appendix Probi*, Halle (Saale), Niemeyer.
- Roger S. BAGNALL (2010) : Compte rendu de S. STRASSI (2008), *The Bulletin of the American Society of Papyrologists* 47, p. 329-333.
- Philip BALDI (2002) : *The Foundations of Latin* (Trends in Linguistics: Studies and Monographs), Berlin - New York, Mouton de Gruyter.
- Serena BARCHI (2019a) : « On the Graphemic Alternance <e> ~ <i> and <o> ~ <u> in Latin Papyri and Ostraca: Some New Remarks », *Acta Antiqua Academiae Scientiarum Hungaricae* 59, p. 35-44.
- Serena BARCHI (2019b) : « On Vowel Prosthesis before sC in Substandard Latin and Koine Greek: A Synoptic Review », *Studi e Saggi Linguistici* 57, p. 45-81.
- Klaas BENTEIN (2021) : « The Syntax of δέ in Post-Classical Documentary Texts », dans Herman SELDESLACHTS et Toon VAN HAL, *Tam discretus quam egregius. Hommage au Prof. Lambert Isebaert*, tome II [= *Les Études Classiques* 89], p. 5-50.
- Frédérique BIVILLE (1990) : *Les emprunts du latin au grec. Approche phonétique*, Tome I : *Introduction et phonétique* (Bibliothèque de l'Information Grammaticale, 19), Louvain-la-Neuve, Peeters.
- Frédérique BIVILLE (1995a) : *Les emprunts du latin au grec. Approche phonétique*, Tome II : *Vocalisme et conclusions* (Bibliothèque de l'Information Grammaticale, 29), Louvain - Paris, Peeters.
- Frédérique BIVILLE (1995b) : « Énoncés factitifs latins : syntaxe et sémantique », dans Dominique LONGRÉE (éd.), *De usu : Études de syntaxe latine offertes en hommage à Marius Lavency* (Bibliothèque des Cahiers de l'Institut de Linguistique de Louvain, 70), p. 31-44, Louvain-la-Neuve, Peeters.
- Frédérique BIVILLE (2014) : « Lettres de soldats romains », dans Jean SCHNEIDER (éd.), *La lettre gréco-latine, un genre littéraire ?* (Collection de la Maison de l'Orient méditerranéen ancien. Série littéraire et philosophique, 52), Lyon, Maison de l'Orient et de la Méditerranée Jean Pouilloux, p. 81-100.
- Isabelle BOEHM (2016) : « Ce qu'il n'y a pas dans la trousse : à propos de quelques objets utilisés comme instruments en médecine vétérinaire et de leur dénomination dans les textes hippocratiques grecs » dans Valérie GITTON-RIPOLL (éd.), *La trousse du vétérinaire dans l'Antiquité et au Moyen Âge. Instruments et pratiques, Actes du IV^e colloque international de médecine vétérinaire antique et médiévale Lyon, 10-12 juin 2014* [= *Pallas* 101], p. 99-114.
- Régis BURNET (2003) : *L'Égypte ancienne à travers les papyrus. Vie quotidienne*, Paris, Pygmalion.
- Gualtiero CALBOLI (1990) : « Vulgärlatein und Griechisch in der Zeit Trajans », dans Gualtiero CALBOLI (éd.), *Latin vulgaire – latin tardif II. Actes du II^e*

- Colloque international sur le latin vulgaire et tardif* (Bologne, 29 août - 2 septembre 1988), Tübingen, Niemeyer, p. 23-44.
- Rita CALDERINI (1951) : « Osservazioni sul latino del P.Mich. VIII, 467-472 », *Rend. Ist. Lomb. Cl. Lett.* 84, p. 250-262.
- Enrico CAMPANILE (1971) : « Due studi sul latino volgare », *L'Italia dialettale* 34 (N.S. 11), p. 1-64.
- Livia CAPPONI (2008) : Compte rendu de S. STRASSI (2008), *Bryn Mawr Classical Review* 2008.12.30 <<https://bmcr.brynmawr.edu/2008/2008.12.30>>.
- Robert CAVENAILE (1958) : *Corpus papyrorum Latinarum*, Wiesbaden, Harrassowitz.
- Joan COROMINAS [COROMINES] (1980) : *Diccionario crítico etimológico castellano e hispánico*, con la colaboración de José A[ntonio] PASCUAL, III: G-MA, Madrid, Editorial Gredos. [Réimpression, 1984.]
- Joan COROMINAS [COROMINES] (1983) : *Diccionario crítico etimológico castellano e hispánico*, con la colaboración de José A[ntonio] PASCUAL, V: RI-X, Madrid, Editorial Gredos.
- Paolo CUGUSI (1992) : *Corpus epistularum Latinarum papyris tabulis ostracis servatarum (CEL)* collegit, commentario instruxit Paulus Cugusi, I: *Textus*; II: *Commentarius*, Florence, Gonnelli.
- Paolo CUGUSI (1993) : « *Non magis quravit me pro xylesphongium* (P.Mich. VIII 471, 29) », *Rivista di Filologia e di Istruzione Classica* 121, p. 391-395.
- Sergio DARIS (2000) : « I papiri e gli ostraca latini d'Egitto », *Aevum* 74, p. 105-175.
- Eleanor DICKEY (2004) : « Literal and Extended Use of Kinship Terms in Documentary Papyri », *Mnemosyne* 57, p. 131-176.
- Eleanor DICKEY (2016) : *Learning Latin the Ancient Way: Latin Textbooks from the Ancient World*, Cambridge, University Press.
- Wolfgang U. DRESSLER (1965) : « *i*-Prothese vor *s*-impurum in Kleinasien (und im Vulgärlatein) », *Balkansko Ezikoznanie / Linguistique Balkanique* 9, p. 93-100.
- Klaus-Dietrich FISCHER (1980) : *Pelagonii Ars veterinaria* (Bibliotheca scriptorum Graecorum et Romanorum Teubneriana), Leipzig, Teubner.
- Klaus-Dietrich FISCHER (2019) : « Einigermaßen durchsichtig. Überlegungen zu einer Stelle in Galens Schrift *Über die einfachen Heilmittel* », *Galenos*, p. 111-114.
- Karolien GEENS (2011) : « Claudius Tiberianus », *Leuven Homepage of Papyrus Collections*, <<https://www.trismegistos.org/archive/54>>. [Dernière consultation : 18-12-2021.]
- Demetrius John GEORGACAS (1948) : « On the Nominal Endings -ις, -iv, in Later Greek », *Classical Philology* 43, p. 243-260.
- Valérie GITTON-RIPOLL (2019) : *Pélagonius Saloninus, Recueil de médecine vétérinaire* (Collection des Universités de France), Paris, Les Belles Lettres.
- Maurice GRAMMONT (1965) : *Traité de phonétique. Avec 179 figures dans le texte*, 8^e éd., Paris, Librairie Delagrave.
- Hilla HALLA-AHO (2003) : « Scribes and the Letters of Claudius Terentianus », dans Heikki SOLIN, Martti LEIWO et Hilla HALLA-AHO (éd.), *Latin vulgaire – la-*

- tin tardif*, VI. *Actes du VI^e colloque international sur le latin vulgaire et tardif*, Helsinki 29 août - 2 septembre 2000, Hildesheim, Olms, p. 245-252.
- Hilla HALLA-AHO (2008) : *The Non-Literary Latin Letters. A Study of Their Syntax and Pragmatics*, Academic dissertation, Helsinki, University Print.
- Felix HARTMANN (1921) : « Literaturbericht für das Jahr 1917: Italische Sprachen und lateinische Grammatik », *Glotta* 11, p. 110-133.
- Peter M. HEAD (2014) : « The Letters of Claudius Terentianus and the New Testament: Insights and Observations on Epistolary Themes », *Tyndale Bulletin* 65, p. 219-245.
- Wilhelm HERAEUS (1917) : « Zu den lateinischen Medizineren », *Wochenschrift für klassische Philologie* 30/31, col. 703-709.
- Rolf HIERSCHE (1964) : *Untersuchungen zur Frage der Tenues aspiratae im Indogermanischen*, Wiesbaden, Harrassowitz.
- J. B. HOFMANN et A. SZANTYR (1972) = Manu LEUMANN, Johann Baptist HOFMANN et Anton SZANTYR, *Lateinische Grammatik*, II: *Lateinische Syntax und Stilistik*, Munich, C. H. Beck.
- Ernst HOHL (éd.) (1965) : *Scriptores historiae Augustae*, vol. I-II (Bibliotheca scriptorum Graecorum et Romanorum Teubneriana), Leipzig, Teubner.
- Otto KELLER (1891) : *Lateinische Volksetymologie und Verwandtes. Nebst einem Anhang über griechische Volksetymologie*, Leipzig, Teubner.
- Johannes KRAMER (2001) : *Glossaria bilingua altera (C. Gloss. Biling. II)* herausgegeben und kommentiert von Johannes KRAMER (Archiv für Papyrusforschung und verwandte Gebiete, Beiheft 8), Munich - Leipzig, K. G. Saur.
- Johannes KRAMER (2007) : « Privatkorrespondenz aus Karanis: Claudius Terentianus an Claudius Tiberianus », dans *Vulgärlateinische Altagsdokumente auf Papyri, Ostraka, Tüfelchen und Inschriften* (Archiv für Papyrusforschung und verwandte Gebiete, Beiheft 23), p. 59-74, Berlin - New York, De Gruyter.
- Johannes KRAMER (2008) : Compte rendu de S. STRASSI (2008), *Archiv für Papyrusforschung* 54, p. 248-251.
- Johannes KRAMER (2011) : *Von der Papyrologie zur Romanistik* (Archiv für Papyrusforschung und verwandte Gebiete, Beiheft 30), Berlin - New York, De Gruyter.
- Heinrich LAUSBERG (1972) : *Romanische Sprachwissenschaft*, III: *Formenlehre / Zweiter Teil*, 2., durchgesehene Auflage, Berlin - New York, De Gruyter.
- Christian LEHMANN (s.d.) : « 2.4. Textprobe: Claudius Terentianus an seinen Vater Claudius Tiberianus », dans <<https://www.christianlehmann.eu/ling/sprachen/indogermania/RomGesch/Gemeinrom.html>>.
- Christian LEHMANN (1988) : « On the Latin of Claudius Terentianus (P.Mich. VIII, 467-472) », dans Antonio RUIZ DE ELVIRA (éd.), *Homenaje al profesor Lisardo Rubio Fernández*, t. 2 [= *Cuadernos de Filología Clásica*, 21], p. 11-23, Madrid, Universidad Complutense, Facultad de Filología.
- Manu LEUMANN (1977) : *Lateinische Grammatik*, I: *Lateinische Laut- und Formenlehre*, Munich, C. H. Beck.
- Bengt LÖFSTEDT (1981) : « Spät- und Vulgärlateinisches in der Sprache des Virgilius Maro Grammaticus », *Latomus* 40, p. 121-126.

- Bengt LÖFSTEDT (2003) : *Virgilius Maro Grammaticus : Opera omnia*, Munich - Leipzig, K. G. Saur.
- André MARTINET (1986) : *Des steppes aux océans. L'indo-européen et les « Indo-Européens »*. Paris, Payot.
- Olivier MASSON (1993) : « Quand le nom Πτολεμαῖος était à la mode », *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik* 98, p. 157-167.
- Eugen ODER (1901) : *Claudii Hermeri Mulomedicina Chironis* (Bibliotheca scriptorum Graecorum et Romanorum Teubneriana), Leipzig, Teubner.
- Alf ÖNNERFORS (1979) : Compte rendu de J. N. ADAMS (1977), *The Classical Review*, New Series, 29, p. 94-98.
- Giovanni Battista PIGHI (1964) : *Lettere latine d'un soldato di Traiano*, PMich 467-472. *Nuova edizione critica e commento con la traduzione latina di PMich 465-466, 473-481, 485-487* (Studi pubblicati dall'Istituto di Filologia Classica, XIV), Bologne, Zanichelli.
- Vittore PISANI (1975) : *Testi latini arcaici e volgari con commento glottologico*, Terza edizione riveduta, Turin, Rosenberg & Sellier.
- Mildred K. POPE (1952) : *From Latin to Modern French with Especial Consideration of Anglo-Norman. Phonology and Morphology*, Revised Edition, Londres, Butler & Tanner. [Réimpression : Publications of the University of Manchester, No CCXXIX; French Series, No VI, Manchester, University Press, 1973.]
- Otto PRINZ (1937) : « Zur Entstehung der Prothese vor s-impurum im Lateinischen », *Glotta* 26, p. 97-115.
- Patrick REINARD (2012) : Compte rendu de S. STRASSI (2008), *Frankfurter elektronische Rundschau zur Altertumskunde* 17, p. 33-36 <s145739614.online.de/fera/ausgabe17/Reinard.pdf>.
- Gerhard ROHLFS (1968) : *Grammatica storica della lingua italiana e dei suoi dialetti*, II: *Morfologia*, Turin, Einaudi.
- Rodney SAMPSON (2010) : *Vowel Prosthesis in Romance: A Diachronic Study*, Oxford, University Press.
- Umberto SOLDOVIERI (2010) : « Volceianae annotatiunculae », *Latinitas* 58, p. 66-72.
- Michael A. SPEIDEL (2018) : « Soldiers and Documents: Insights from Nubia. The Significance of Written Documents in Roman Soldiers' Everyday Lives », dans Anne KOLB (éd.), *Literacy in Ancient Everyday Life*, Berlin - Boston, De Gruyter, p. 179-200.
- Robert P. STEPHAN et Arthur VERHOOGT (2005) : « Text and Context in the Archive of Tiberianus », *Bulletin of the American Society of Papyrologists* 42, p. 189-201.
- David STIFTER (2007) : « Ibero-Romance *redondo* and Related Matters », *International Journal of Diachronic Linguistics and Linguistic Reconstruction* 4, p. 83-90.
- Silvia STRASSI (2008) : *L'archivio di Claudius Tiberianus da Karanis*. (Archiv für Papyrusforschung und verwandte Gebiete, Beiheft 26), Berlin - New York, De Gruyter.

- Oswald SZEMERÉNYI (1971) : Compte rendu de Pierre CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, tomes I & II [1968 et 1970], *Gnomon* 43, p. 641-675. [= O. SZEMERÉNYI (1987), III, p. 1559-1593.]
- Oswald SZEMERÉNYI (1987) = P. CONSIDINE et J. T. HOOKER (éd.) : Oswald SZEMERÉNYI, *Scripta Minora. Selected Essays in Indo-European, Greek, and Latin*, I-III, Innsbruck, Innsbrucker Beiträge zur Sprachwissenschaft. [Deuxième tirage : 1991.]
- Veikko VÄÄNÄNEN (1966) : *Le latin vulgaire des inscriptions pompéiennes*, 3^e éd., Berlin, Akademie-Verlag.
- Veikko VÄÄNÄNEN (1981) : *Introduction au latin vulgaire*, 3^e éd. revue et corrigée, Paris, Klincksieck.
- Nigel VINCENT (2016) : « Causatives in Latin and Romance », dans J. [N.] ADAMS et N. VINCENT (éd.) (2006), p. 294-312.
- Rémy VIREDAZ (2014) : « Les produits romans de Ū, Ī latins en syllabe finale, 1. L'aspect phonétique », dans Piera MOLINELLI, Pierluigi CUZZOLIN et Chiara FEDRIANI, *Latin vulgaire, latin tardif X : Actes du X^e colloque international sur le latin vulgaire et tardif, Bergamo, 5-9 septembre 2012*, Bergame, Bergamo University Press / Sestante Edizioni, vol. I, p. 79-96.
- Rex E. WALLACE (2005) : *An Introduction to Wall Inscriptions from Pompeii and Herculaneum: Introduction. Inscriptions with Notes, Historical Commentary, Vocabulary*, Wauconda, IL, Bolchazy-Carducci Publishers.
- Walther VON WARTBURG (1964) : *Französisches etymologisches Wörterbuch. Eine Darstellung des galloromanischen Sprachschatzes*, tome 11 (s - situs), Bâle, Zbinden.
- Michael WEISS (2009) : *Outline of the Historical and Comparative Grammar of Latin*, 2^e éd., Ann Arbor - New York, Beech Stave Press.
- Andrew WILSON *et al.* (2012) : « Urination and Defecation Roman-Style », dans G. C. M. JANSEN, Ann Olga KOLOSKI-OSTROW et Eric M. MOORMANN (éd.), *Roman Toilets: Their Archaeology and Cultural History* (Babesch Supplementa: Annual Papers on Mediterranean Archaeology), Louvain - Paris - Walpole, Peeters.
- Gilbert WIPLINGER (2012) : « Der Gebrauch des Xylospongiums – eine neue Theorie zu den hygienischen Verhältnissen in römischen Latrinen », dans SPA. SANITAS PER AQUAM. *Tagungsband des Internationalen Frontinus-Symposiums zur Technik- und Kulturgeschichte der antiken Thermen, Aachen, 18.–22. März 2009*, p. 295-304, Louvain - Paris - Walpole, Peeters.
- Herbert Chayyim YOUTIE et John Garrett WINTER (1951) : *Papyri and Ostraca from Karanis, Second Series (Michigan Papyri, Vol. VIII)* (University of Michigan Studies, Humanistic Series, 50), Ann Arbor, University of Michigan Press.